

Christian Vernier, *L'extime. De l'acte à la vérité. Un abécédaire lacanien*, Toulouse, Éd. Universitaires du Sud, 2007, Coll. « Essais », 204 P., 20 E.

Jean-Marc Gabaude

DANS **REVUE PHILOSOPHIQUE DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER** 2009/2 Tome 134 , PAGES 237X À 280X
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0035-3833

ISBN 9782130573159

DOI 10.3917/rphi.092.0237x

Date de mise en ligne : 22/05/2009

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-philosophique-2009-2-page-237x?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

ANALYSES ET COMPTES RENDUS

XX^e SIÈCLE (suite)

PREMIÈRE ÉDITION CRITIQUE D'ŒUVRES DE BERGSON

- [1] Henri Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, édition critique par Arnaud Bouaniche, Paris, PUF, 2007, 323 p. (« Quadrige »), 13 €.
- [2] *Matière et mémoire. Essai sur la relation du corps à l'esprit*, édition critique par Camille Riquier, Paris, PUF, 2008, XVI-521 p. (« Quadrige »), 19 €.
- [3] *Le Rire*, édition critique par Guillaume Sibertin-Blanc, Paris, PUF, 2007, 359 p., 12 €.
- [4] *L'Évolution créatrice*, édition critique d'Arnaud François, Paris, PUF, 2007, 695 p. (« Quadrige »), 15 €.
- [5] *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, édition critique par Ghislain Waterlot et Frédéric Keck, Paris, PUF, 2008, XVIII-709 p. (« Quadrige »), 15 €.

Sous la direction de Frédéric Worms paraît une nouvelle édition des œuvres de Bergson, sous-titrée « Le choc Bergson ». Trois premiers volumes sont parus à la fin de l'année 2007, année du centenaire de *L'Évolution créatrice* ; deux suivants sont parus fin 2008. La pagination de l'édition « Quadrige » a été conservée ; mais le texte est amélioré, en suivant les corrections d'André Robinet dans le volume d'*Œuvres*, dit « Édition du centenaire » (1959). Chaque volume comprend une brève présentation de Frédéric Worms, le texte de Bergson, les notes abondantes de l'éditeur destinées à éclairer ce texte, puis, en seconde partie, un dossier très éclairant de comptes rendus et d'études publiées et souvent introuvables, des index et une bibliographie qui comprend aussi les articles. C'est un beau travail.

1. *L'Essai*, premier livre original de Bergson, qui est sa thèse de doctorat, n'avait pas une édition à la hauteur de sa tenue philosophique. Il semble que les très nombreuses éditions des ouvrages de Bergson aient entraîné une certaine négligence dans la révision des textes, et un certain nombre de coquilles qu'André Robinet, dans l'édition d'*Œuvres*, dite édi-

tion du Centenaire, avait repérées et corrigées. Les notes d'Arnaud Bouaniche sont précises et objectives. Il signale que Bergson a dédié sa thèse à Jules Lachelier, bien que celui-ci fût considéré comme kantien, alors que lui, Bergson, se posait en disciple (infidèle et critique) de Spencer. Mais Lachelier, qui cherchait la profondeur des choses, était fortement marqué par la lecture de Plotin, et sans doute cet accent néoplatonicien consonnait-il avec des thèmes bergsoniens. A. Bouaniche a raison d'insister sur le rapport de Bergson à Kant, qui, même si c'est un rapport critique, a une grande importance dans la position des problèmes, l'espace et le temps, leur parallélisme en tant que formes de l'intuition sensible, le problème de la liberté et du déterminisme. L'index des noms propres indique fort clairement le milieu intellectuel dans lequel se situe Bergson ; les index des images et des concepts sont très riches et seront très utiles. Un bref dossier de lectures est joint. Il manque dans la bibliographie l'ouvrage publié par Jean-Claude Pariente, actes du colloque du centenaire de l'*Essai* à l'Université de Clermont-Ferrand, *Bergson. Naissance d'une philosophie*, Paris, PUF, 1989. Pour le reste, elle est détaillée et explicative.

Il est à peine utile de rappeler que c'est un texte brillant et fondateur de toute la philosophie de Bergson en raison de la découverte et de la démonstration de la durée comme étant la réalité irréductible, dans le chapitre II. Notons qu'A. Bouaniche a raison de signaler comme « difficile » un passage à propos du nombre (p. 62-63), mal compris par Deleuze, sur l'opposition du « subjectif » comme « ce qui paraît entièrement et adéquatement connu » – à savoir, l'acte de dénombrer –, et l'« objectif » qui est susceptible de substitutions illimitées par des « impressions nouvelles ». Bergson utilise le terme d'*impression* pour désigner les ébranlements nerveux, processus objectifs, alors que la *sensation* est un vécu subjectif. Mais l'opposition faite ici entre subjectif et objectif est la première approche de l'opposition du *se faisant* (acte subjectif indivisible) et du *tout fait*, résultat divisible qui se prête aux opérations du calcul –, addition, soustraction, multiplication et division. La fécondité des analyses de l'*Essai* dépasse même leur auteur.

2. Camille Riquier donne de *Matière et mémoire* une édition qui est à la fois claire et très riche de renseignements utiles. Les notes offrent de nombreuses références comparatives avec les *Cours II* (lycée Henri-IV), édités par Henri Hude, le *Cours de psychologie de 1892-1893 au lycée Henri-IV* (publié en 2008 par Sylvain Matton, Paris-Milan, Séha-Archè), les *Leçons clermontoises I et II*, publiées par Renzo Raggianti (Paris, L'Harmattan, 2003-2006). Toutes les références de Bergson sont minutieusement élucidées et, pour la première fois, cet ouvrage, si riche de documentation psychiatrique et d'information psychologique, en même temps que surdéterminé dans son plan et dans ses objectifs, et si profond que de nombreux interprètes le considèrent comme le chef-d'œuvre absolu du maître, est présenté dans une édition critique digne de son contenu.

Nous voyons Bergson en train de travailler à son œuvre et de faire émerger un sens de tous les renseignements objectifs dont il dispose. La complexité de l'ouvrage est extrême. On sera d'autant plus sensible à la grande limpidité de la table analytique qui, au risque de simplifier un peu, nous donne un fil directeur parfaitement clair. Le grand problème du livre porte sur la coalescence du passé qui est esprit avec le présent qui est corporel (« sensori-moteur », p. 153) ; la « reconnaissance » est un procédé de cette coalescence : je reconnais actuellement le passé comme présent. Mais

comment puis-je reconnaître le passé comme passé ? L'erreur complète, l'illusion absolue serait de croire, comme Taine dans *De l'intelligence* (judicieusement cité en note p. 385, n. 7 de la p. 152), qu'il n'y a qu'une différence de degré entre l'image-souvenir, faible, et la sensation, plus forte. Or entre le souvenir et la perception il y a une différence de nature, mais nous ne pouvons jamais évoquer un souvenir « pur » ; il faut qu'il s'incline vers le corps pour devenir présent – autrement dit, qu'il devienne un souvenir-image. En fonction des nécessités pragmatiques de l'action, pour laquelle la perception est nécessaire et utilement programmée, les souvenirs nous apparaissent alors comme un poids mort, ce qui est une illusion, car « percevoir finit par n'être plus qu'une occasion de se souvenir » (p. 68). Bergson pose ainsi les bases d'un renouvellement de ce que Malebranche appelait « les lois de l'union ». L'apport de cette nouvelle édition est incontestable, ne serait-ce que par rapport à Taine (dont Bergson relève et critique toutes les erreurs, qui sont légion), à Ribot, à Wundt. Celui qui voudrait un bel échantillon de cette admirable érudition pourrait se contenter de lire les notes de l'Avant-propos de la septième édition (le premier Avant-propos figurant en tête du dossier, p. 444-445).

S'il est permis d'avoir deux légers regrets, je signale l'oubli, dans la bibliographie, de l'étude d'Yvon Brès, « Bergson et Freud : la remémoration comme expérience métaphysique » (*L'être et la faute*, Paris, PUF, 1988, p. 152-173), et j'indique aussi la trop faible importance accordée, tant dans les notes que dans la table analytique, au « Résumé et conclusion » (27 pages tout de même !) ; certes Bergson a donné à sa conclusion un titre modeste, mais elle est bien plus qu'un résumé (ce qui devrait être méthodiquement montré), car elle ouvre des perspectives de recherche encore explorées aujourd'hui. Pour finir sur une note positive, je veux souligner que l'index des notions est irréprochable et indispensable, et que le dossier très bien choisi, très stimulant, se termine par un superbe texte de Péguy tiré de *Clio*.

3. Du *Rire*, Guillaume Sibertin-Blanc a rédigé un excellent dossier critique qui valorise cet ouvrage, le plus connu du public littéraire sans doute, mais pas le plus apprécié des amateurs ou spécialistes de Bergson, qui y voient essentiellement la première forme élaborée d'une théorie du social chez ce philosophe. En effet, le rire tient à ce que l'on plaque du mécanique sur du vivant, mais il est d'essence sociale. Selon Bergson, on rit de tout ce qui n'est pas conforme aux habitudes sociales. Le rire est conformiste et il reste en lui une dose d'amertume que résume la dernière phrase du livre : « Comme la mousse, il [le rire] pétille. C'est de la gaieté. Le philosophe qui en ramasse pour en goûter y trouvera d'ailleurs quelquefois, pour une petite quantité de matière, une certaine dose d'amertume ». Bergson a étudié de grands classiques de la littérature comique, en premier lieu Molière, La Bruyère, Labiche, etc.

Le savant éditeur propose un passionnant choix de « Lectures » : d'abord, les premières analyses du rire données par Bergson avant 1900 ; ensuite, les théories du rire autour de 1900 (Bain, Dumont, Lacombe) ; le cas du vaudeville, réhabilité par Francisque Sarcey (1827-1899) ; enfin, le « grand comique », le comique de caractère. La réception est aussi présentée, avec en particulier des lignes de Ionesco fort importantes. Guillaume Sibertin-Blanc nous donne un instrument de travail de haute qualité, qui nous incite à nous poser des questions utiles : quel rapport y a-t-il entre la thèse de Bergson et celle de James Sully, psychologue et philosophe anglais bien connu de Bergson, qui publie un essai sur le rire en 1902,

dont Bergson donne un long compte rendu (*Mélanges*, p. 594-603) ? Pourquoi Bergson n'utilise-t-il pas les « vaudevilles » de Feydeau ? Toujours est-il qu'on est heureux de voir *Le Rire* honoré d'une édition scientifique rigoureuse.

4. Courageusement, Arnaud François s'est acquitté de l'énorme travail d'une édition critique de *L'Évolution créatrice*, texte le plus synthétique de Bergson, qui assura à son auteur une gloire mondiale, et pas seulement chez les philosophes, mais chez tous les gens de plume, et plus encore chez tous les créateurs et même les simples amateurs d'art. Cette édition critique est parue précisément pour le centenaire de l'ouvrage, et elle a porté ses fruits, en donnant les explications objectives en notes, se gardant de proposer un commentaire personnel, et mettant à la disposition du lecteur un instrument de travail de premier ordre. Le texte demandait un établissement rigoureux en raison des fautes d'impression répétées au cours des rééditions, du fait que la dernière édition du vivant de Bergson présentait des détériorations par rapport aux éditions antérieures, que l'auteur avait mieux revues. L'annotation est technique et précise, en particulier sur les très nombreuses images répétées par Bergson, et dont Arnaud François a fait de très soigneux relevés. Pour tous les auteurs et en particulier les biologistes cités, on trouve des notices bien faites, par exemple, p. 404-405, pour James Mark Baldwin (1861-1934), fort connu, ou Edward Drinker Cope (1840-1897), p. 408-410, l'une des grandes références de Bergson, mais très méconnu aujourd'hui ; c'était un néo-lamarckien américain, non mécaniste (on peut aussi consulter le numéro spécial organisé par le regretté Jacques Roger, il y a une trentaine d'années, *Les néo-lamarckiens français*, dans la *Revue de synthèse*, n° 95-96, juillet-décembre 1979).

Le dossier qui suit l'édition comprend des « Lectures » d'un très grand intérêt : les lettres échangées avec William James (séduit par *L'Évolution créatrice*), bien connues, ainsi que les polémiques intentées par Le Dantec, par Émile Borel, par le P. de Tonquédec, une lettre complètement oubliée de Bergson à Herbert Wildon Carr, philosophe anglais qui accepta d'être le dernier « réviseur » de la traduction anglaise du livre par Arthur Mitchell, publiée après beaucoup d'efforts en 1911 sous le titre *Creative Evolution*. Carr avait publié un article sur *l'Évolution créatrice* dans les *Proceedings of the Aristotelian Society*, auquel Bergson a répondu, et la lettre porte sur la nature du mouvement et sur le caractère « substantialiste » des objections de Carr (qui est globalement très favorable à Bergson). Cette société de philosophie, à laquelle, nous apprend Arnaud François, Bergson appartenait, ne s'occupait pas particulièrement d'Aristote, malgré son nom ; c'était une très importante société anglaise de philosophie. Suivent les grands commentaires de Raymond Ruyer, sur l'instinct du sphex, de Georges Canguilhem sur le chapitre III, de Gilles Deleuze sur ce même chapitre III.

Les index de l'ouvrage sont exceptionnellement riches et détaillés. En ce qui concerne la table analytique, elle est pour ainsi dire trop analytique, de telle sorte que les grandes lignes ne ressortent pas immédiatement. Il faut bien distinguer chez Bergson les matières abordées (qui sont parfaitement indiquées par Arnaud François) et les questions posées. Prenons un exemple : les pages 1 à 23 du livre. Bergson y pose le problème du rapport entre la durée et la vie, en partant du fait que notre existence est durée (p. 1-7), pour passer au Tout de l'univers, qui dure lui aussi (p. 8-11) ; de ce parallèle du moi et du Tout résulte la façon dont le vivant s'inscrit dans le temps, par l'individualité et par le vieillissement, ce que les mathématiques ne peuvent comprendre (p. 12-23). Il faut suivre le raisonnement de

Bergson de l'intérieur pour comprendre sa pensée ; la table analytique ne nous donne que des rubriques tout extérieures.

Avec cette édition dirigée par Frédéric Worms et réalisée par Arnaud François, on peut dire que le champ immense de la recherche sur l'œuvre de Bergson dans son unité organique s'ouvre une nouvelle fois devant nous. Qu'ils en soient remerciés.

5. Le dernier des quatre grands livres de Bergson, *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, publié en 1932, connaît actuellement un regain d'intérêt. Ghislain Waterlot, qui en donne une édition critique, publie en même temps un collectif, *Bergson et la religion. Nouvelles perspectives sur « Les Deux Sources »* (Paris, PUF, 2008). C'est dire que cette édition critique était attendue des spécialistes. Les notes sont très éclairantes, en particulier pour le chapitre II (« La religion statique ») où il faut bien comprendre ce que Bergson retient de l'œuvre de son camarade de l'École normale supérieure, Lucien Lévy-Bruhl, ce qu'il critique de Frazer et de Durkheim, et toute l'importance qu'il accorde au savoir sociologique au sens le plus large. C'est encore vrai pour le chapitre III (« La religion dynamique ») qui montre Bergson interprétant le mysticisme, non comme un historien des religions, mais comme un philosophe. L'intention des deux éditeurs a été de montrer « la compénétration du moral, du religieux et du politique » dans l'ouvrage. Ils ont vu juste, car ce qui est difficile dans ce grand livre, c'est que l'organisation générale est parfaitement claire, mais que la démarche rationnelle est particulièrement sinueuse en raison même de la diversité des matières à organiser et de l'hétérogénéité des domaines explorés. Bergson s'est plaint lui-même de la difficulté qu'il avait eue à rédiger son livre, et pas seulement pour des raisons de santé. Le dernier chapitre (« Remarques finales. Mécanique et mystique ») devait initialement constituer un autre livre qui eût été la philosophie politique de Bergson (selon les *Entretiens avec Bergson* de Jacques Chevalier). Il est certain que le titre s'inspire de la dualité instaurée par Charles Péguy entre Mystique et Politique, car la mystique peut se dégrader en mécanique et en politique.

Le dossier de « Lectures » est d'un grand intérêt, par les « Anticipations » présentées, c'est-à-dire les interprètes perspicaces qui ont vu, bien avant *Les Deux Sources*, la portée mystique de la pensée bergsonienne (Evelyn Underhill, 1912 ; Péguy, 1914 ; Albert Thibaudet, 1923) ; en second lieu, on perçoit mieux l'audace de Bergson dans sa démarche de discussion des données sociologiques (textes de Pierre Ducassé, spécialiste d'Auguste Comte, d'Albert Bayet, d'Ernst Cassirer, de Jean Nabert, de Georges Gurvitch, de Gilbert Simondon). Sur l'interprétation bergsonienne de la mystique, on trouve un grand texte de Jean Baruzi, un texte inquiet d'Étienne Borne, penseur catholique qui voit une pente à la « naturalisation » de la mystique chez Bergson, un texte d'historien (Loisy, fameux exégète et philologue accusé de modernisme et ami de Bergson), un texte d'indianiste (Masson-Oursel). Les commentaires de Nabert et de Gouhier ferment cet éventail très riche et varié. Les prolongements en matière de morale et de politique sont donnés par des extraits de G. Friedmann, de Camus, de Jan-kélévitch et de Popper. Quel dossier ! Bergson, ayant inventé sa propre problématique pour donner son diagnostic (sévère) sur le monde moderne, a touché un auditoire ou plutôt un « lectorat » immense. Si pessimiste que soit son ouvrage, c'est finalement un hymne à la civilisation des hommes, et un acte de confiance dans les ressources illimitées de la volonté humaine.

Jean-Louis VIEILLARD-BARON.

José Mauricio de Carvalho (éd.), *Os Desafios da Ética na Tradição Filosófica do Ocidente* (Atas da VIII Semana da Filosofia), São João del-Rei (Brésil), UFSJ, 2006, 404 p.

José Mauricio de Carvalho (éd.), *Atas do VII Colóquio Antero de Qental*, São João del-Rei (Brésil), UFSJ, 2007, 414 p.

Preuve de la vitalité de la philosophie lusophone (et un témoignage du travail persistant développé dans ce domaine par le Pr J. M. de Carvalho), ces deux volumes mériteraient d'être connus aussi en dehors de leur sphère linguistique. Les auteurs du premier, issu de la VIII^e Semaine de philosophie organisée en novembre de 2005 par l'Université de São João del-Rei sur le thème « Les défis de l'éthique dans la tradition philosophique de l'Occident », traitent principalement de la problématique que le préfacier (J. M. de Carvalho) désigne comme le troisième « grand moment du débat moral », celui qui « marque le siècle passé » et « s'oriente au cours des ultimes décennies vers les questions de l'éthique publique » (1). Même s'il s'agit de textes (écrits parfois par des jeunes chercheurs en fin de formation) d'une valeur inégale, l'ensemble, où l'on peut relever par exemple des contributions concernant les aspects éthiques de l'œuvre de J. Ortega y Gasset, J.-P. Sartre, P. Ricoeur, V. Ferreira da Silva, L. Wittgenstein ou J. Habermas, reste stimulant et instructif.

Le second volume recueille les conférences du VII^e Colloque « Antero de Qental » qui a eu lieu en 2006 à la même université (et sous les auspices de l'Institut de philosophie luso-brésilien de Lisbonne) sur le thème « Pensée, expérience et formes politiques au Portugal et au Brésil aux XIX^e et XX^e siècles »¹. Parmi les communications les plus générales notons celles de J. Esteves Pereira, « La pensée politique au Portugal au XIX^e siècle » – pensée qui constitue les racines idéologiques communes du Brésil et du Portugal –, d'A. Côrtes Guimarães, « La crise de conscience politique dans la première moitié du XX^e siècle », ou d'U. Borges de Macedo, « L'intégralisme au Portugal et au Brésil ». Parmi les autres interventions, il faudrait mentionner au moins celles d'A. Paim, « L'absence d'un socialisme démocratique au Brésil » – absence due à la symbiose *sui generis* entre le marxisme et le positivisme –, de R. Vélez Rodriguez, qui donne un aperçu du parcours intellectuel du « philosophe contemporain brésilien le plus important » (« Miguel Reale et la méditation philosophique luso-brésilienne ») et de J. Mauricio de Carvalho, dont le texte, « Le libéralisme de John Locke et Silvestre Pinheiro Ferreira », analyse les proximités et divergences entre ces deux penseurs.

Zdeněk KOUŘÍM.

1. Ces colloques, rencontres annuelles les plus importantes entre les philosophes portugais et brésiliens (la première, consacrée à la pensée de Tobias Baneto, a été organisée en 1990 au Portugal), ont abouti, deux années plus tard, à la fondation de l'Institut de philosophie luso-brésilien, actuellement présidé par J. Esteves Pereira.

William James, *A Pluralistic Universe (Hibbert Lectures at Manchester College on the Present Situation in Philosophy)*, éd. et introd. de H. G. Callaway, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2008, XXIV-286 p.

Cette nouvelle version intégrale établie par H. G. Callaway présente un grand classique de la philosophie contemporaine. L'attention croissante portée ces dernières années à un thème toujours plus d'actualité, celui du multiculturalisme et de la rencontre-opposition entre les cultures, c'est-à-dire du pluralisme, ravive l'intérêt pour un texte qui est à l'origine de la conception pluraliste. Voir le monde comme un univers ou, de façon alternative, comme un « multivers » comporte des conséquences très différentes, non seulement sur le plan gnoséologique et métaphysique, mais aussi sur celui de l'action sociale et politique.

Toutefois, en reconnaissant l'importance de ce texte dans le développement des problématiques contemporaines, il faut se garder d'en oublier la signification originale qui, selon les termes de l'auteur, doit être définie comme une re-connaissance de la situation de la philosophie au début du XX^e siècle. Dans cette optique, James oppose au néo-idéalisme des hégéliens d'Oxford (Bradley surtout, mais aussi Green, McTaggart et son ami Royce) et à leur vision moniste et totalisante d'un univers dans lequel tout se tient par des liens logiques internes le vitalisme spirituel et intuitionniste de Fechner et de Bergson, qui fournit le matériau nécessaire à une description pluraliste, c'est-à-dire indéterministe, du monde comme « multivers ». L'unité vitale de l'existant, en effet, n'enlève rien aux types de relation que les différentes parties entretiennent entre elles, pas plus qu'à sa continuité et à son autonomie ou qu'aux différents systèmes de description qu'on peut en donner et qui dépendent de la finalité et des projets d'action humains. La vision pluraliste est reliée aux thématiques gnoséologiques des *Essays in Radical Empiricism* et à leur formulation profondément humaniste, qui faisait de la sphère de l'existence humaine l'unique condition de la signification et du sens de la conscience. À une expérience humaine multiple et prospective correspond un univers pluriel dans ses entités comme dans ses articulations, ne pouvant être compris dans la totalité panlogistique de l'Absolu hégélien. Les conjonctions comme les disjonctions sont réelles et, de ce fait, la multiplicité n'est pas seulement l'apparence trompeuse d'une réalité ontologiquement une mais bien la modalité d'être propre à la réalité. Pour James, donc, le monde est multiplicité dans l'unité, ou unité dans la multiplicité, si l'on préfère, mais, dans tous les cas, l'unité comme la multiplicité sont réelles, même si cela peut sembler paradoxal du point de vue logique.

La nouvelle édition de Callaway offre une introduction passionnante, qui interroge le texte de James dans ses relations aussi bien avec différents aspects importants de la tradition culturelle et religieuse américaine qu'avec des questions d'actualité dans la société américaine contemporaine ; elle souligne, peut-être plus qu'il ne faudrait, la signification et la portée religieuse de cette œuvre qui apparaît, si l'on y regarde bien, davantage comme le développement ontologique nécessaire de la gnoséologie tardive de James. La modernisation du *spelling*, destinée à faciliter au lecteur l'accès à un texte difficile, y compris au niveau lexical, la mise à jour des index analytiques et de la bibliographie, comme un ample ensemble de notes explicatives, sont autant de mérites spécifiques à cette nouvelle édition, qui semble ainsi s'adresser plus aux étudiants et au grand public qu'aux spécialistes.

Sergio FRANZESE.

TROIS OUVRAGES SUR LE PRAGMATISME

Stéphane Madelrieux, *William James, l'attitude empiriste*, Paris, PUF, 2008, 503 p., 29 €.

Claude Debru, Christiane Chauviré, Mathias Girel (éd.), *William James, psychologie et cognition*, Paris, Pétra, 2008, 184 p., 22 €.

Jean-Pierre Cometti (éd.), « John Dewey », *Revue internationale de philosophie*, 3, 2008.

Le pragmatisme fut, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, fort en vogue en France, notamment grâce à Bergson. Mais James fut d'abord connu comme psychologue, grâce surtout à Ribot et à cette *Revue*. Aujourd'hui que les idées de James sont à nouveau revenues en faveur au pays de Descartes (toujours, semble-t-il, sous le parrainage bergsonien, via, cette fois, Deleuze), il était temps de redécouvrir James comme l'auteur des *Principles of Psychology* et des *Varieties of Religious Experience*. Le livre de Stéphane Madelrieux va y contribuer. Il propose une lecture de l'ensemble de la pensée de James à partir de son œuvre de psychologue, à laquelle est consacrée la première partie qui expose clairement les doctrines jamesiennes de la sensation, de l'action et de la conscience et la fameuse théorie des émotions, en les replaçant dans le contexte de la psychologie de la fin du XIX^e siècle. Ces doctrines posent les bases de l'empirisme de James, étudié dans la seconde partie qui traite de la méthode pragmatiste, de l'empirisme radical, du pluralisme et de la doctrine pragmatiste telle que James la formule. La dernière partie du livre aborde l'« élargissement » de l'empirisme, et discute les thèses de James sur la pathologie et le paranormal, ainsi que sa doctrine de l'expérience religieuse. Le mérite de ce livre est d'offrir une présentation générale de l'œuvre de James.

L'A. a une bonne connaissance du contexte historique en psychologie et en biologie qui préside à l'œuvre de James et sa lecture de James comme interprète et fondateur de l'empirisme est juste et équilibrée. Il a aussi une excellente connaissance de toute la littérature qui a entouré le pragmatisme (celui de Schiller, par exemple). On lui saura gré de ne pas faire de James un empiriste « transcendantal » à la Deleuze (il a raison, p. 332, de critiquer Wahl et Deleuze dans leur lecture de la thèse de James sur les relations) et d'insister sur le contexte scientifique dans lequel son œuvre est née. Le problème de ce livre si savant (qui ne dispensera cependant pas les spécialistes d'utiliser les livres classiques de Perry, Thayer et Myers) est qu'il est, la plupart du temps, un exposé plat et policé, presque une paraphrase de l'œuvre du philosophe de Harvard. Les angles polémiques sont presque toujours arrondis. On fait par exemple comme si la maxime pragmatiste chez James avait le même sens que chez Peirce (p. 178-179) ; la théorie de la volonté de croire est quasiment passée sous silence (p. 356-357) ; les conflits, en réalité violents, entre Peirce et James sont aplatis (p. 189-195), et leur opposition, si décisive pour le sens à donner au « pragmatisme », sur la question du réalisme et des universaux, est gentiment résumée (p. 206-209). Les attaques féroces de Russell et de Moore contre le pragmatisme sont à peine mentionnées, et l'A., comme d'ailleurs la plupart des amateurs de pragmatisme à la James, fait comme si la théorie pragmatiste de la vérité, une fois dissipés quelques malentendus, ne posait pas de problème. C'est un peu comme si l'A. avait fait sien le style aimable, tiède et assimilationniste de son auteur, auquel, déjà à son époque, Peirce reprochait de vouloir plaire à tout le monde.

Revue philosophique, n° 2/2009, p. 237 à p. 280

Le livre dirigé par Claude Debru *et al.* porte plus spécifiquement sur les travaux psychologiques de James et entend réévaluer ses apports à l'aune des travaux récents en psychologie et neurosciences cognitives. Le volume contient une traduction du texte de James en réponse à ses premiers critiques, « A plea for psychology as a natural science » (1892), des textes des neurophysiologistes Pierre Buser et Marc Jeannerod, consacrés respectivement à la conscience et à la volonté chez James, une étude de Michel Meulders qui confronte les conceptions de James sur la sensation auditive et les neurosciences de la musique actuelles, un article de Claude Debru sur l'analyse jamesienne de la temporalité, un texte de Pierre Livet sur la théorie des émotions de James confrontée aux vues de Damasio. Le volume se clôt par un article de Mathias Girel qui rappelle l'attitude ambiguë de James à l'égard de la psychologie, à la fois science à part entière et philosophie de l'esprit démythologisant à la Wittgenstein. Les articles de Debru et Jeannerod m'ont semblé les plus utiles. Mais, ici aussi, on regrettera que le rôle de Peirce dans la psychologie naissante et les emprunts que James lui a faits soient parfaitement passés sous silence.

Le volume sur Dewey dirigé par Jean-Pierre Cometti porte sur un tout autre pan du courant pragmatiste. Il contient une traduction d'un article de Richard Rorty sur la philosophie morale entre Kant et Dewey, un article de Torjus Midtgarden sur la philosophie du langage de Dewey, un texte de Pierre Steiner sur la philosophie de l'esprit de Dewey, une étude de Richard Schusterman sur la « philosophie somatique de Dewey », et un essai de Joëlle Zask sur l'importance de la notion de situation chez Dewey. Il semble, à lire cette collection intéressante d'essais, que les débouchés du pragmatisme deweyen se trouvent dans l'œuvre de Robert Brandom en philosophie du langage, et dans une forme d'anthropologie située. Mead n'est pas loin.

Ce que ces trois livres manifestent assez clairement est une ignorance des sources du pragmatisme en général et de l'œuvre de James en particulier dans celle de Peirce, y compris en psychologie. Il y a, à mon avis, une raison réelle à cette ignorance. Le pragmatisme de James notamment est très différent de celui de Peirce, et sur cette différence entre les deux sortes de pragmatisme se jouent beaucoup d'enjeux quant à la conception de la philosophie. Les laudateurs de James ont tout intérêt à minimiser ces différences, car si elles éclataient au grand jour, elles introduiraient au sein du courant pragmatiste un conflit que les amateurs de doctrines bien liées ne trouveraient pas à leur goût.

Claudine TIERCELIN.

Jocelyn Benoist (dir.), *Husserl*, Paris, Le Cerf, 2008, coll. « Les Cahiers d'histoire de la philosophie », 288 p., 30 €.

Nul besoin de justifier ce recueil de contributions, assuré par les têtes les plus éminentes et les spécialistes internationaux de la phénoménologie husserlienne, tant Husserl a fécondé un courant de pensée majeur, d'autant que celui-ci excède, et de loin, la seule phénoménologie, jusqu'à ébranler les frontières séparant la « philosophie continentale » de la « philosophie anglo-saxonne ». Ainsi trouvons-nous « Husserl, élève de Kronecker et Weierstrass : théories de la signification, théorie des nombres et théories des fonctions » de V. Gérard, dont l'intitulé est suffisamment significatif. Avec J.-F. Courtine, J.-L. Marion et P. Spinicci, il est respectivement question de

Revue philosophique, n° 2/2009, p. 237 à p. 280

l' « objet de la logique », « du concept large de la logique et de logos », et des formes géométriques et intuitives dans *L'origine de la géométrie*. F. Dastur articule le contexte d'une critique de l' « imaginarisme » des *Recherches logiques* à celui d'une théorie de l'imagination comme pouvoir de neutralisation dans les *Idées directrices*. L'intervention de R. Bemet montre qu'en de nombreux points la doctrine husserlienne de la pulsion se rapproche de celle de Freud. Quant à D. Zahavi, il expose les conceptualisations husserliennes de l'intersubjectivité en défendant, contre ceux qui pensent la position solipsiste de Husserl, la thèse qu'en fait son optique était de construire une théorie transcendantale de l'intersubjectivité. J.-P. Narboux, J. Benoist et N. Depraz portent leur attention sur l'intentionnalité chez Husserl dans le contexte des débats contemporains.

Ces dix articles tous plus ou moins directement consacrés, selon des cheminements et des styles différents, à l'exercice phénoménologique reflètent, autant que possible, la diversité des territoires que la pensée husserlienne a contribué à renouveler.

Robert TIRVAUDEY.

Jean-Michel Salanskis, François-David Sebbah, *Usages contemporains de la phénoménologie*, Paris, Sens & Tonka Éd., 2008, 309 p.

Voici un ouvrage qui vient combler un manque, ainsi que le laisse d'ailleurs comprendre l'un des deux auteurs lorsqu'il prend position par rapport à l'ouvrage polémique bien connu de Dominique Janicaud : *Le tournant théologique de la phénoménologie française*. Car il s'agit bien, en fait et à nouveau, de privilégier les « usages contemporains de la phénoménologie » en France, mais en dédoublant la voix qui parle – les deux auteurs se partageant les chapitres au lieu de les écrire ensemble – et en donnant même à cette liberté d'expression la forme plus prononcée d'une série de présentations synthétiques à *visée créatrice*, chacun des deux auteurs se présentant comme l'héritier de telle ou telle phénoménologie. Le manque comblé est ainsi plus précisément celui d'une réflexion libre sur ce qu'il conviendrait de nommer l'*autotranscendance* de la phénoménologie depuis ses origines husserliennes, c'est-à-dire la capacité du *courant* phénoménologique à revisiter toujours autrement sa singularité en éprouvant constamment l'étrange affinité du phénoménologique avec son Autre, qu'il soit ontologique ou même ontique.

C'est à comprendre ainsi l'ensemble de l'ouvrage que nous semble prendre tout son sens la réflexion initiale de F.-D. Sebbah sur le rapport de Merleau-Ponty aux sciences et plus spécifiquement à la psychologie : « La pratique de la philosophie comme question à soi-même adressée et pourtant tout entière rapport à la non-philosophie ne surgit que depuis cette dernière en s'y ressourçant sans cesse en un va-et-vient indéfini » (p. 17). D'où un premier *prolongement libre* des interrogations merleau-pontyennes à travers un exposé des travaux plus récents ayant visé soit à « naturaliser la phénoménologie » (p. 34), soit à la « traduire » (p. 42) sur le plan des sciences cognitives. Dans cette même première partie de l'ouvrage, J.-M. Salanskis, lui, en vient rapidement à sa propre singularité de phénoménologue-herméneute des mathématiques, à partir d'une réflexion sur le rôle des mathématiques dans la genèse de la phénoménologie husserlienne.

La deuxième partie permet à cette singularité d'exprimer ce qu'elle apporte à nos yeux de pertinent dans son audace même : d'abord, une relect-

ture des *Leçons sur la phénoménologie de la conscience intime du temps* qui fasse voir dans quelle mesure « le mode de donation qu'est la rétention n'est pas "intentionnel" au même titre que les vécus sont dits tous participer de l'intentionnalité dans *Ideen I* » (p. 132) ; ensuite, le fait dérangeant mais incontournable – et philosophiquement décisif – que l'« on parvienne à reprendre dans une certaine mesure le discours de l'*être-au-monde* dans un cadre naturaliste » (p. 156). F.-D. Sebbah, lui, consacre en cette partie un remarquable chapitre au « moment de phénoménologie en France » qui s'étend de Lévinas à Marion en passant par Michel Henry et Derrida. On retiendra surtout la capacité de Sebbah à confronter ces pensées dans le cadre de l'ambiguïté, *diversifiée mais permanente*, de leur rapport à l'idée proprement phénoménologique de « donation ».

Dans la troisième et dernière partie, l'exposé de F.-D. Sebbah sur Blanchot donne à penser que la voie phénoménologique ne parvient à subvertir enfin l'opposition principielle du sujet et de l'objet qu'en... sortant de la philosophie. Raison pour laquelle on sera bien inspiré d'instaurer un rapport non plus phénoménologique mais *herméneutique* de l'individu philosopphant au sens, et en ce point la manière dont J.-M. Salanskis instaure ce rapport, si elle concerne certes d'abord et avant tout l'« épistémologie intentionnelle » *tout autant interne* qu'externe à la pratique mathématique, ne laisse pas d'être dans une relation de complémentarité possible avec une réflexivité paradoxale parce que radicale en laquelle l'individu philosopphant se penserait enfin lui-même dans sa finitude, c'est-à-dire comme *constitué par le sens*.

Jean-Hugues BARTHÉLÉMY.

Gilbert Simondon, *Imagination et invention* (1965-1966), édition établie par Nathalie Simondon et présentation de Jean-Yves Chateau, Chatou, Éd. de la Transparence, 2008, 206 p.

Au fur et à mesure de leur publication, les inédits de Gilbert Simondon (1924-1989) apportent une idée de plus en plus précise de l'ampleur souterraine de ce projet philosophique singulier dont les écrits de son vivant ne constituent que la pointe de l'iceberg. Si Simondon est longtemps resté cantonné au rang d'inspirateur secret de la pensée deleuzienne, occulté semble-t-il par une génération philosophique pratiquant la pensée à plus grand bruit, son héritage a fait ces dernières années l'objet d'une réévaluation authentique, mettant au jour une pensée dont les avancées visionnaires semblent avoir été trop intempestives pour être comprises de son vivant. Si l'on connaissait le Simondon penseur de l'individuation, si l'on a pu le redécouvrir comme théoricien des techniques, mais encore, plus récemment, comme historien de la perception, la publication de ses cours sur « Imagination et Invention » fait apparaître, comme sans doute aucun des cours inédits publiés jusqu'à ce jour, le réseau souterrain qui relie les différents couplages du simondonisme.

Dans sa forme, pourtant, rien ne permet d'en présager, ne s'agissant que des notes d'un cours introductif pour étudiants en psychologie à la Sorbonne en 1965-1966. Pourtant, le texte ne garde de propédeutique que l'apparence, annonçant dès le préambule qu'il s'agit bien d'une « théorie » nouvelle (p. 3). À l'instar des autres cours publiés ou en cours de publication et portant respectivement sur la *perception*, l'*instinct* ou encore la *sensibilité*, le cours est dédié à un thème spécifique – l'*imagination* et l'*inven-*

tion comme l'un de ses moments – qui, loin de n'être qu'un problème régional, marque les ajointements de la pensée dynamique des relations qu'est le simondonisme¹. À côté des processus d'individuation auxquels Simondon s'était jusque-là intéressé – l'ontogenèse et la phylogénèse –, se dessine à présent un troisième cycle qui est décrit à travers le cours dans ses différentes manifestations et que l'on pourrait qualifier (l'auteur ne lui ayant donné aucun nom) d'« eikogenèse ». Ce troisième processus de genèse « comparable en son déroulement aux autres processus de genèse que le monde vivant nous présente (phylogénèse et ontogenèse) » (p. 3) ne vient pas se surajouter aux précédents, mais en précise pour ainsi dire le rapport. L'espace des images est pour Simondon un espace intermédiaire entre sujet et espèce, entre concret et abstrait, entre état de fait et devenir.

Si le domaine perceptif avait été identifié dans le cours de l'année précédente sur *La perception* comme le vecteur privilégié dans le rapport au monde, ce rapport se situe encore, selon Simondon, à un niveau interindividuel. Pousser la régression génétique vers un domaine pré-individuel, c'est accepter que les perceptions individuelles demeurent « des cas d'affleurements presque exceptionnels qui se rattachent à une trame continue », comme la partie visible du champignon reposant sur un mycélium qui prolifère dans l'infravisibilité (p. 4). En ce sens, Simondon quitte bien le cadre d'une phénoménologie de la perception, mais non pas, comme semblait le craindre Merleau-Ponty, en direction d'un « métaperceptif »². Plus que de métaperceptif, c'est d'un infraperceptif qu'il s'agit, dans l'inactualité d'un champ pré-individuel qui précède encore la perception personnelle ; quittant définitivement le dispositif d'une philosophie de la conscience, c'est vers une philosophie de la vie que l'on s'achemine. À l'instar de Bergson, Simondon pense l'image non pas comme l'effet d'une modification intentionnelle (Sartre), mais comme extériorité qui excède ses actualisations consciencielles. La conscience est elle-même précédée par un mouvement organique qui est, en tant que mouvement dirigé, toujours informé par un schème imaginal. Prenant le contre-pied d'une tradition représentationniste, Simondon montre comment l'image n'est pas une spontanéité pure ni une re-présentation seconde, mais avant tout l'anticipation organisée d'un état inactuel. L'imagination ne vient donc pas suppléer *a posteriori* une perception absente, elle structure d'emblée tout potentiel cinétique. Simondon invoque ainsi les réalisations à vide, ces contractions musculaires pendant le rêve que décrit déjà Lucrèce à propos des chiens endormis et que l'on retrouve aussi dans tout développement ontogénétique. Le mouvement vital passe dès lors par le schéma corporel qui, loin de ne recevoir que par donation, s'avance par anticipation : « La motricité précède la sensorialité » (p. 29). Plus qu'une prothèse de la sensation, l'image est à la fois ce qui la précède et ce qui en amplifie la portée au-delà de la finitude du vivant singulier, venant jusqu'à se stabiliser dans un ordre symbolique. Le cycle organique des quatre moments identifiés par Simondon (anticipation, expérience, stabilisation et dépassement) se retourne sur lui-même

1. On peut regretter à ce propos le choix des éditeurs de ne pas ajouter de notes, dans un texte fourmillant pourtant de références qui ne sont plus intelligibles à quarante ans de distance.

2. Note inédite de 1959 à propos de la thèse de Simondon, publiée dans *Chiasmi International*, 7, p. 40.

dans le quatrième qui est aussi identifié comme *invention*. Tandis que l'équipement moteur est toujours en avance sur l'expérience, l'invention inversement dépasse toujours, dans son changement d'échelle et d'ordre, toute anticipation et réinitialise ainsi le cycle à partir de ce qui excédait le précédent (p. 152).

La publication de ces cours permettra de coupler à nouveaux frais les différentes parties de l'œuvre de Simondon, en partant cette fois de l'image, ce « quasi-organisme » (p. 9) qui est à la fois le produit et le préalable des expériences du sujet, à la fois concrétisation du milieu et milieu de la concrétisation. Rarement, on avait en philosophie tant concédé à l'image ; rarement, on avait aussi élégamment évité son hypostase, venant au contraire la réinsérer au sein même d'un mouvement dynamique qui traverse le vivant en tant que tel.

Emmanuel ALLOA.

Philippe Devaux, *La cosmologie de Whitehead*, t. 1 : *L'épistémologie whiteheadienne*, édité par Thibaut Donck et Michel Weber, préface de Paul Gochet, Louvain-la-Neuve, Éd. Chromatika, 2007, 352 p.

Philippe Devaux (1902-1979) est surtout connu en France pour ses traductions et commentaires de Russell et Whitehead. Ce livre auquel il travaillait jusqu'à sa mort se présente à la fois comme un témoignage et comme une perspective ouverte sur la cosmologie whiteheadienne. Dans l'avant-propos, l'auteur raconte ses impressions à son arrivée aux États-Unis après avoir décidé de suivre les cours de Whitehead : l'Amérique, ses valeurs, ses traditions. En même temps il fait connaître des penseurs moins familiers aux continentaux tels que Alexander, Santayana, John Dewey, Clarence Irving Lewis qui a contribué avec Sheffer au développement de la logique mathématique. Il existe peu de travaux pour parler de ces penseurs qu'on cite habituellement dans des notes de bas de pages : d'où l'intérêt de cette partie. Philippe Devaux évoque aussi l'évolution de Whitehead et suggère que la transition entre l'œuvre scientifique et philosophique est liée à son émigration et lui a permis de découvrir des pensées nouvelles (p. 24). À l'occasion d'un office religieux, il découvre Whitehead montant en chaire pour commenter un verset du Nouveau Testament. L'avant-propos contient de longues notes sur le climat moral, politique et religieux de Harvard.

Le premier chapitre décrit les grands courants philosophiques de l'Angleterre contemporaine. Whitehead n'aurait pas eu de préoccupations philosophiques avant de prendre sa retraite : il en serait resté au logicisme qui suspend l'intelligibilité du réel à un petit nombre d'axiomes logiques et mathématiques. Un autre moment très intéressant de l'ouvrage est dans la description de l'évolution des courants philosophiques dans l'Angleterre du XIX^e siècle : d'abord une pensée influencée par l'évolutionnisme (Spencer, Huxley) qui s'étend à toutes les branches de la philosophie ; ensuite une réaction idéaliste contre le naturalisme (Green, Caird, Bradley, Bosanquet) pour substituer la dialectique à l'évolutionnisme, l'esprit absolu de Hegel à la nature des savants et, enfin, une réaction contre l'idéalisme (Russell et Moore) qui souligne l'influence de Lotze. Ce réalisme se définit par l'absorption de la théorie de la connaissance dans la théorie de la perception. Les analyses sont assorties de remarques personnelles pertinentes par exemple le lien entre la démocratie et le réalisme.

Revue philosophique, n° 2/2009, p. 237 à p. 280

La seconde partie de l'ouvrage aborde des questions épistémologiques afin d'éclairer les fondements de la cosmologie. Le second volume non encore publié devrait traiter de la cosmologie à partir des textes whiteheadiens portant sur la philosophie de la nature. Dans le chapitre « Pensée commune et pensée scientifique », il montre l'importance de l'organisation de la pensée qui se manifeste autant dans l'une que dans l'autre : il s'agit de réflexions générales s'appliquant à des problèmes whiteheadiens tels le rapport des objets aux données immédiates de la conscience ou encore le sens qu'il faut donner à la construction des entités. Une connaissance approfondie des questions de l'épistémologie le conduit à corriger certaines interprétations, notamment celle de Meyerson qui croit retrouver des traces de positivisme dans l'épistémologie whiteheadienne (p. 214). Une réflexion générale sur les problèmes de la science prépare une étude des questions épistémologiques propres à la pensée whiteheadienne. Les autres chapitres concernent le rapport de la vérité épistémologique et de la vérité scientifique, de la mécanique classique et de la mécanique contemporaine, du concret et de l'abstrait, et du principe de convergence vers la simplicité sans lequel on ne pourrait comprendre la méthode d'abstraction extensive. On expose, de manière magistrale, la signification du rapport tout/partie afin de mieux comprendre les éléments (points, lignes, surfaces, volumes) qui interviennent dans la philosophie de la nature : « Whitehead veut partir des propriétés communes aux rapports les plus variés, les plus hétéroclites, assuré que cette trame commune ne peut refléter que l'appartenance de tous ces objets à un complexe extensif continu. Il va donc essayer de montrer que l'idée de limite idéale des objets de la perception, sous le rapport de tout à partie, bref dans leur relation de contenant-à-contenu (que ce soit dérivativement dans l'espace ou dans le temps), permet d'élucider le concept de point (et d'instant) » (p. 318).

L'intérêt de cet ouvrage vient justement de ce qu'il n'est pas une thèse visant à démontrer la pertinence d'une interprétation. Il s'agit d'un livre qui d'abord atteste une très grande culture et offre au lecteur des informations mais offre aussi des réflexions permettant d'entrer dans la pensée de Whitehead.

Xavier VERLEY.

PHILOSOPHIE POLITIQUE, SCIENCES SOCIALES

Mohammed Abed Al-Jabri, *La raison politique en Islam hier et aujourd'hui*, traduit de l'arabe sous la dir. de Ahmed Mahfoud, Paris, La Découverte, 2007, coll. « Textes à l'appui / Islam et société », 331 p., 26 €.

Dans cet ouvrage publié à Beyrouth en 1990 et qui constitue le troisième volet d'une *Critique de la raison arabe*, l'auteur, professeur de philosophie à l'Université Mohammed-V de Rabat, entend se livrer à une « critique de la raison politique arabe ». Par « raison politique arabe », il entend, pour l'essentiel, l'ensemble des raisons ou déterminants ultimes de l'action politique dans le monde arabe. Quant au mot de « critique », on le comprendra sans peine en mentionnant une sourate coranique que l'auteur cite et commente dans sa conclusion : « Ce qui est en Dieu vaut plus et dure davantage à ceux qui [...] soumettent leurs affaires à la concertation mutuelle » (42, 36-38). Rares sont les États arabes contemporains à se gouverner selon le principe de la « concertation mutuelle », plus rares encore les États arabes du passé à l'avoir fait. D'après l'auteur, la « raison politique arabe » explique cet état de choses et, parce qu'il ne saurait être ni justifié par la raison humaine universelle, ni autorisé par le texte coranique et les hadiths du Prophète qui constituent le fond de la culture arabe, cet état de choses doit être soumis à une critique théorique, propre à en préparer le dépassement effectif.

On peut présenter l'idée principale de l'auteur de la manière suivante. Le Prophète aurait, à sa mort (632), légué à ses Compagnons une religion définitive, dont ils avaient désormais la garde. Mais il les aurait aussi, par la manière dont cette religion avait dû œuvrer pour se faire reconnaître depuis la montée à Médine (622), constitués en un État. Or, pour cet aspect de son héritage, le Prophète ne leur légua rien. « En effet, Muhammad mourut sans avoir nommé de successeur. La religion était certes accomplie [...], mais la vie ici-bas suivait son cours, conformément au hadith [dit "du chameau"] : "Vous êtes mieux à même de décider des affaires de votre vie ici-bas" » (p. 313). C'est dans ce vide politique de la parole prophétique que la « raison politique arabe » s'est peu à peu constituée pour donner à l'État des croyants sa structure et sa continuité politiques. Or, d'après l'auteur, qui s'inspire ici des *Prolégomènes* d'Ibn Khaldûn, les déterminants derniers de cette organisation politique ont été dès l'origine, et sont restés jusqu'à nos jours, au nombre de trois : la tribu (*qabîla*), le butin (*ghanîma*) et le dogme (*'aqîda*). L'ouvrage se présente comme une « archéologie » de cette raison politique arabe, montrant comment le jeu combiné de ces trois facteurs a fini par déboucher sur ce que l'auteur appelle l'*idéologie sultanienne* : « Il faut obéir au plus puissant » (p. 307).

L'auteur distingue essentiellement trois grandes phases dans cette constitution progressive de l'idéologie sultanienne. Il montre d'abord comment, à la mort du Prophète, le principe de la consultation (*shûrâ*) a présidé à la nomination des quatre premiers califes (les califes rāshidites),

jusqu'à la Grande Discorde (assassinat d'Alî (661), début du shî'isme). La tribu fut le principal facteur structurant, mais le butin et le dogme en permirent la mise en œuvre. Avec la fondation de la dynastie omeyyade (661) s'opère le passage du califat à la monarchie (*mulk*). La vie politique n'est plus alors déterminée par la tribu, le butin et le dogme, mais une authentique politique apparaît qui se sert désormais de ces facteurs comme de *moyens* d'action politique. L'auteur montre ainsi par exemple comment la doctrine du déterminisme va constituer une utilisation du dogme afin d'asseoir le pouvoir omeyyade. Enfin, la dernière phase, qui correspond à la formation de la dynastie abbasside (750), voit l'intégration de la « mythologie imamite » et la constitution de l'idéologie sultaniennne.

Pour chacune de ces périodes, les analyses sont extrêmement détaillées, la matière documentaire très riche et l'étude qui est faite de cette période pourtant lointaine de l'histoire des nations arabes illustre assez bien ce que, dans son introduction, l'auteur appelle la permanence du patrimoine culturel arabo-islamique, qu'il résume par une formule d'Ibn Khaldûn : « Le passé est aussi semblable au futur que l'eau à l'eau. » Ainsi, le tableau qu'il dresse des khârijites, véritable « machine à insurrections contre les Omeyyades » (p. 256), opposant le dogme (« Le jugement n'appartient qu'à Dieu ») au butin accaparé par les dynastes, n'est évidemment pas sans évoquer l'islamisme radical contemporain, lequel sortirait donc moins de l'Islam que de certaines des permanences les plus fâcheuses de la raison politique arabe.

L'ouvrage met donc en lumière ces permanences : l'économie rentière, la solidarité tribale et l'extrémisme religieux sont les « trois clés sans lesquelles il serait impossible de décrypter les logogriffes enchevêtrés du présent arabe » (p. 30). Mais il montre également que, aussi pesant et présent que ce passé, une place existe, au sein même de la culture arabo-islamique, pour combler le vide politique de la parole prophétique par des règles de gouvernement plus en accord avec l'idéal coranique de la concertation mutuelle.

Stéphane CHAUVIER.

Serge Audier, *La pensée anti-68. Essai sur les origines d'une restauration intellectuelle*, Paris, La Découverte, 2008, 380 p.

De quoi 68 est-il le nom ? Pour toute une galaxie d'auteurs et de publicistes contemporains, 68 est le nom d'un mal social qui, depuis quarante ans, rongerait insidieusement la société française. Des tribuns de Mai, la France aurait reçu en héritage le nihilisme, l'individualisme, le narcissisme, le relativisme, le postmodernisme, l'égalitarisme niveleur, la débauche hédoniste, le « jeunisme », la destruction de l'autorité, le discrédit de la valeur travail, la perte du sens de la hiérarchie, le mépris pour l'excellence, la ruine de la citoyenneté, la mort de la culture, la destruction de l'école, la ruine de la nation, etc. (p. 21). Qui, face au défilé de cette cohorte maléfique, pourrait ne pas vouloir liquider un pareil héritage ?

Reste qu'il est passablement intrigant que quelques semaines d'ivresse libertaire et quelques slogans espiègles aient pu avoir de si considérables effets. La thèse de S. Audier est que 68 n'est pas le nom d'un mal social, mais le prêtre-nom d'une réaction multiforme qui a projeté dans la figure de Mai 68 les maux dont elle voulait apparaître comme le remède.

Revue philosophique, n° 2/2009, p. 237 à p. 280

Si cette réaction a pris son départ aussi bien au sein de la gauche communiste qu'au sein des théoriciens de la « nouvelle droite », tout en ayant trouvé un relais plus nuancé dans les prises de position de R. Aron, S. Audier montre qu'elle a fini par se cristalliser autour de deux principales composantes idéologiques. La première, que S. Audier qualifie de conservatrice et nationale, est principalement associée aux travaux d'inspiration straussienne de Pierre Manent, ainsi qu'aux écrits d'Alain Finkelkraut. 68 serait, pour ces auteurs, le nom d'un abaissement dans la « douceur démocratique » – autrement dit, dans un hédonisme consumériste et dépolitisé. La seconde grande composante de cette « pensée anti-68 » est moins conservatrice que républicaine, mais tout aussi nationale. S. Audier l'associe principalement au nom de Régis Debray, mais aussi, quoique à un moindre degré ou de manière plus diluée, à ceux de Marcel Gauchet et de Pierre-André Taguieff. Cette fois, ce qui est stigmatisé sous le nom de 68, c'est une perte du sens de la nation et de l'intérêt général, au profit d'un individualisme cosmopolite. Outre l'examen circonstancié de ces deux composantes idéologiques de la pensée anti-68, S. Audier consacre un long développement au célèbre ouvrage de L. Ferry et A. Renaut sur la pensée 68. Il montre, d'un côté, que des auteurs « anti-humanistes » comme Foucault ou Deleuze ne figuraient pas parmi les références des acteurs de Mai, tandis qu'à l'inverse un auteur clairement « humaniste » comme Sartre y figurait en bonne place au point que, comme l'écrit S. Audier, « mai 1968, sur le plan philosophique, marque bien la *revanche de Sartre* sur ses adversaires anti-humanistes et structuralistes, de Lévi-Strauss à Foucault » (p. 269).

L'ouvrage de S. Audier est, comme toujours, remarquablement documenté. Si ses analyses souffrent, ici et là, de quelques raccourcis polémiques, son livre a le mérite de rappeler qu'un événement historique, fût-il aussi singulier et mémorable que Mai 68, appartient autant à un pays qu'à un temps et qu'il a pour acteurs des individus et non des idées. Pour S. Audier, si l'on ôte les constructions idéologiques dont 68 a été recouvert, il reste, d'un côté, un moment historique « lié à un contexte qui n'est plus du tout le nôtre » (p. 375), mais, d'un autre côté, des aspirations dont rien ne permet de dire qu'elles seraient devenues caduques, comme la recherche d'une plus grande participation sociale et politique et la remise en cause de l'économisme et du productivisme.

Stéphane CHAUVIER.

Yves Citton, Frédéric Lordon (dir.), *Spinoza et les sciences sociales. De la puissance de la multitude à l'économie des affects*, Paris, Éd. Amsterdam, 2008, coll. « Cauter ! », 281 p.

Il volume offre un'ampia ricognizione dell'influsso sulle scienze sociali della filosofica *Spinoza renaissance* della seconda metà del Novecento, sicché non è un caso che ospiti quale *Envoi* conclusivo l'intervento d'un artefice non minore – insieme a Matheron, Deleuze, Balibar – di quella ripresa critica, Antonio Negri (« Spinoza : une sociologie des affects », testo che peraltro discute criticamente alcune delle tesi del volume).

Y. Citton e F. Lordon sono studiosi impegnati sui versanti della storia letteraria e della teoria ed analisi economica. Il loro contributo nella lettura del « Devenir spinoziste des sciences sociales ? » (titolo del saggio introduttivo firmato a quattro mani, utile nel far il punto sia sull'emersione del riferimento a Spinoza nelle scienze sociali a partire dal XVIII secolo ; sia sui

« Chantiers en cours ou en projet »), consiste nel mettersi in risonanza con l'opera dei ricercatori ospitati nelle pagine del libro, segnalandone « certaines problématiques potentiellement fédératives ».

Si tratta dei saggi di A. Orléan, che firma con lo stesso Lordon un'impegnativa analisi sulla genesi della moneta e i « modi della norma monetaria » (« Genèse de l'État et genèse de la monnaie : le modèle de la *potentia multitudinis* ») ; di P. Zarafian, il quale incalza le tesi concernenti l'individualità nella sociologia classica (Durkheim, Weber) attraverso il concetto di « communauté d'action », nel quale l' « individualité singulière » fa copia con la « multitude » sullo sfondo delle tesi di Simondon (« Puissance et communauté d'action ») ; ancora, di A. Pfauwadel e P. Sévérac, i quali firmano uno dei due studi sulla presenza « in filigrana » di Spinoza in autori ormai classici del Novecento, qui Foucault (« Connaissance du politique par les gouffres ») ; infine di C. Lazzeri, con un testo dedicato a Bourdieu (« Reconnaissance spinoziste et sociologie critique »). Il libro si chiude con una sintetica « Bibliographie » che elenca i frutti del legame *vivente* fra *Spinoza-renaissance* e scienze sociali.

Nella prima parte del volume Citton offre un proprio ulteriore contributo, ampio quasi la metà del libro e di grande interesse dal punto di vista storico-filosofico. Si tratta del confronto tra l'economia psichica in Spinoza e l'inter-psicologia economica di Tarde, condotto attraverso un'articolata analisi della politica della comunicazione all'interno dell'opera del sociologo francese, e centrata sui concetti di « imitation, ondulation et constitution résonante » (e ancora : « somnambulisme »), tutti utili nel tratteggiare un « Esquisse d'une économie politique des affects » che sia capace di ridefinire le dinamiche « noo-politiques » della comunicazione che regge le società contemporanee.

Se grande è la « multiplicité de spinozismes en sciences sociales » (p. 17), nondimeno alcuni punti d'incontro vi sono : la *politicalità* delle scienze sociali è una di queste ; più in generale, la natura spinoziana del *progetto* stesso d'una scienza sociale. Non per caso, e si tratta di uno degli esiti complessivi più significativi del volume, in diversi luoghi viene notata la presenza di risonanze chiaramente spinoziane nelle opere di classici delle scienze sociali quali Durkheim e Mauss (il discorso dovrebbe allargarsi a L. Lévy-Bruhl ed Halbwachs). Già Gilson (in *Le philosophe et la théologie*, II ; v. anche P-F. Moreau, « Gilson lecteur de Spinoza », in *Bulletin de bibliographie spinoziste*, I, 4, 1979, des *Archives de philosophie*) aveva sottolineato quel legame.

Produttività del confronto con Spinoza, dunque, per le scienze sociali.

Francesco Saverio NISIO.

Saul Friedländer, *L'Allemagne nazie et les Juifs*, vol. 1 : *Les années de persécution, 1933-1939*, 533 p. ; vol. 2 : *Les années d'extermination, 1939-1945*, 1 032 p., trad. de l'anglais par Marie-France de Palamera (1^{re} éd., 1997) pour le volume 1 et par Pierre-Emmanuel Dauzat (2007) pour le volume 2, Paris, Le Seuil, 2008, 26 et 32 €.

L'ouvrage monumental de Saul Friedländer, éminent spécialiste du nazisme, joint à un « objet » singulier – la mise sur pied d'un État raciste, puis la plus grande extermination de l'histoire, par l'une des nations les plus avancées de la planète – une manière de le traiter exceptionnelle.

Revue philosophique, n° 2/2009, p. 237 à p. 280

D'abord par sa documentation saisissante : plus de 2 500 notes dans le seul second volume et 60 pages de bibliographie. Ensuite par sa capacité à donner *vie* – en se faisant lire comme un roman – à une cascade de prohibitions, malheurs et malfaisance privilégiant la *mort* par rapport à la vie et aux rêves. Aussi bien, l'idéologie exposée dans *Mein Kampf*, des années avant l'accession de Hitler au pouvoir, peu crédible pour maints lecteurs, aura réussi à passer dans les faits. Certes, de nombreuses manifestations antisémites ayant essaimé de la part de groupes importants depuis le milieu du XIX^e siècle – auxquelles Bismarck aura peu contribué entre 1870 et 1890 – étaient passablement l'arrivée du national-socialisme, au début des années 1930. La radicalisation suscitée par le régime, à la fin de ces années, allait pourtant rencontrer une triple limite.

La moindre aura sans doute correspondu aux réserves de la population, consonnantes avec celles de l'Église : d'autant plus faibles que la mise en garde de Pie XI (« spirituellement, nous sommes tous des Sémites ») n'aura guère été consolidée par son successeur. Puis le désir de freiner les répercussions à l'étranger de mesures qui risquaient de se heurter à un accueil mitigé des réfugiés. Mais, surtout, la « solution finale » mobilisait des moyens de communication, notamment ferroviaires, toujours plus nécessaires à une guerre en perte de vitesse. D'autant plus que les combats allaient se concentrer à l'Est, où l'antisémitisme polonais avait facilité l'installation des camps.

Exemplaire des vicissitudes qui accompagneront le pacte germano-soviétique aura été le remplacement du ministre des Affaires étrangères d'origine juive Litvinov par un Molotov nettement plus totalitaire. Le dépeçage de la Pologne et des Pays baltes ne se fit pas attendre : avant que l'attaque de l'Union soviétique ne s'accompagne des premiers massacres systématiques de Juifs.

Mais si aucun événement survenu pendant les douze années de nazisme ne risque d'avoir été oublié dans cette imposante Somme, ce qui est le plus frappant est sans doute la maîtrise avec laquelle est mis en relief le tissu même de la vie quotidienne des dirigeants, sous l'angle d'un fil conducteur antijuif – contrepartie subjective, avec ses fantasmes destructeurs, de l'ambition de conquêtes démesurées. Symptomatique à cet égard est l'espoir du Führer, exprimé le 30 janvier 1941, de voir ses ennemis « former un front commun [...] contre l'exploitation et la corruption juive internationale des nations » (*Reden*, 2^e partie, p. 1663-1664) cité p. 225 du second volume. Tandis que la rafle des enfants d'Izieu par Klaus Barbie, d'avril 1944 – ayant abouti à Auschwitz et mentionnée p. 737 – « démontrait [...] que, malgré la dégradation rapide de la situation du Reich, aucun effort n'était épargné dans la campagne finale d'extermination complète des Juifs d'Europe ».

Finalement, d'après l'auteur, le « testament politique » que Hitler dicta avant son suicide atteste le caractère central de bouc émissaire d'un antisémitisme qu'il espérait voir repris par les générations futures. En ne parlant plus du bolchevisme – avec lequel il avait pactisé, précisément pour faciliter son entrée en guerre –, il rejetait la responsabilité de celle-ci et de l'extermination sur les victimes. La connivence d'une bonne partie du peuple allemand avec son *hybris* de chef, jusqu'aux moments les plus tragiques, n'aurait-elle pas été entretenue par la croyance exacerbée de « l'empoisonnement universel de tous les peuples, la juiverie internationale » ? (p. 807).

André JACOB.

Jean-Luc Guichet (dir.), *Usages politiques de l'animalité*, Paris, L'Harmattan, 2008, 79 p.

Une douzaine de spécialistes analysent ici les différentes facettes de l'animalité dans la sphère politique. Image de souveraineté ou de prestige, comme le lion ou l'aigle, l'animal peut aussi être considéré comme métaphore de la politique et des pratiques humaines. Ainsi, le parallèle dressé par Élisabeth Hardouin-Fugier entre la corrida (dont on connaît la parenté avec les spectacles de gladiateurs romains) et les exécutions capitales, la dérision qui dessine le roi Louis-Philippe en chapon, la lecture donnée par Jean-Charles Darmon des fables de La Fontaine, où l'animal devient élément de critique déguisée (l'écrevisse devient « l'emblème d'une stratégie rusée, celle du roi », p. 84-85), ou encore les figures animales utilisées par les philosophes et les poètes de l'Antiquité, analysées par Françoise Armengaud. Comme le remarque Guichet, « l'animal cependant ne peut se réduire à la ronde de ses figures, qu'elles soient réelles ou métaphoriques, et doit aussi être entendu comme animalité, c'est-à-dire impliquant l'homme [...] dans sa conceptualité même » (p. 12). Chez Diderot, par exemple, nous montre Annie Ibrahim, à propos de l'image des chèvres-pieds, « l'organisation de l'homme-animal conduit bien à affirmer comme une conséquence du matérialisme qu'il y a une inégalité naturelle des individus » (p. 123). Si l'animal est divers, l'homme, porteur d'animalité, est divers lui aussi, oscillant entre une violence « naturelle », analysée par Julie Saada dans diverses lectures de Hobbes, la ruse de Machiavel, la bonté rousseauiste ou l'animal politique, au bon sens du terme, tel que le découvre Thierry Méniessier chez Hannah Arendt. Comme le dit Guichet : « L'animalité de l'homme politique ne signifie donc pas nécessairement une naturalisation qui figerait le politique » (p. 16). Et, pour conclure, l'anthropologue Pascal Picq démontre combien le sens politique de nos cousins les chimpanzés préfigure, dans sa diversité et sa grande plasticité, les politiques humaines. « Ainsi l'animalité de l'homme peut signifier aussi la plasticité humaine et non un déterminisme » (p. 17).

Georges CHAPOUTHIER.

Friedrich A. Hayek, *Essais de philosophie, de science politique et d'économie*, traduction et avant-propos de Christophe Piton, Paris, Les Belles Lettres, 2007, 526 p.

Friedrich A. Hayek, *Droit, législation et liberté*, traduction de Raoul Audoin revue par Philippe Nemo, Paris, PUF, rééd. 2007, coll. « Quadrige », 947 p.

L'un des grands penseurs libéraux du XX^e siècle, Hayek, fut le dernier représentant important de l'« École autrichienne » d'économie (Carl Menger, Böhm-Bawerk, Ludwig von Mises), et il obtint le prix Nobel en 1974. Cette école s'est illustrée par sa défense de l'« individualisme méthodologique », son refus du positivisme et sa critique des illusions « planistes » qui paraissaient aux yeux des communistes et des socialistes pouvoir permettre de se passer des mécanismes de marché. Dans leur majorité, les économistes ont renoncé à l'idée de construire une économie centralisée et dirigiste (Lénine), et à terme de se passer de capital. Éclipsées après la guerre, les thèses des Autrichiens sont revenues à la mode dans les

années 1980, du fait des effets inflationnistes (sans croissance) des méthodes de relance par la consommation, et l'on peut sans exagérer, qu'on s'en félicite ou qu'on le déplore, reconnaître que, de ce point de vue, Hayek a fini par remporter dans une certaine mesure le combat de sa vie. Ce qui ne veut pas dire que le siècle soit devenu hayékien, mais que les principales illusions qu'il n'a eu de cesse de dénoncer ne jouissent plus d'une emprise dominante sur les esprits.

Le débat sérieux de nos jours a lieu au sein du libéralisme, entre les partisans d'un libéralisme « social », avec intervention de l'État et distribution plus égale de la propriété (Rawls), et les partisans d'une diminution drastique, voire d'une disparition des moyens d'intervention de l'État, au profit du seul marché (courant « libertarien »). On peut classer Hayek parmi les libertariens modérés, dans la lignée de Hume et de Smith. C'est un fervent partisan du Droit, et admirateur de la *Common Law*. Mais je ne le suivrais pas quand il dit que l'idée (régulatrice) de « justice sociale » n'est qu'un « mirage ». Le préfacier enthousiaste met curieusement le « nationalisme » parmi les « doctrines socialistes » (p. 10). Traiter dans la même page le « socialisme » en général de « bête immonde » (= le nazisme, selon Brecht) me paraît très excessif, et propre à desservir la critique hayékienne de cette « erreur intellectuelle ». Ce qui fait de Hayek un authentique philosophe politique, c'est qu'il a, depuis 1945 jusqu'à sa mort, construit un impressionnant système de pensée, centré autour de l'opposition entre l'idéologie « constructiviste » (le social vu comme un objet entièrement « constructible » par la raison volontariste), qu'il combat (en attribuant la responsabilité à Descartes, Hobbes, Rousseau et Bentham), et les « ordres spontanés » ou auto-organisés, de type darwinien, dont il défend la spécificité et l'efficacité, à condition qu'on les laisse fonctionner « naturellement », sans nier pour autant la nécessité de l'État (limité).

Ces *Essais* (pourquoi pas *Études* ?) sont la première traduction des *Studies in Philosophy, Politics and Economics*, parus quarante ans plus tôt, et qui contiennent des articles publiés entre 1944 et 1967 (il existe aussi des *New Studies*). La première partie de l'ouvrage (Philosophie) est particulièrement riche : on y trouve une remarquable contribution au problème de l'explication, une féconde « théorie des phénomènes complexes » (écrite en l'honneur de son ami Popper, auquel le recueil est dédié) et deux chapitres consacrés à la notion de règle, aussi intéressants que l'immense littérature que l'industrie wittgensteinienne a produite sur cette notion. Toute action est guidée par des règles (chap. III), mais elles ne sont pas nécessairement conscientes, et cela anticipe plutôt la conception de la pratique que proposera Bourdieu que celle de Wittgenstein, qui disait : « “Savoir (quelque chose)” est simplement être capable de le décrire » (cité p. 87). Il est dommage que le traducteur, par ailleurs excellent, n'ait pas mentionné la traduction des *Investigations*. Les éditeurs français devraient comprendre que c'est là une... règle à suivre ! Hayek note que les mots anglais *can* et *to know* ne permettent pas de traduire certaines distinctions conceptuelles importantes, à l'opposé de l'allemand, où l'on peut dire « Ich weiss, wie man Tennis spielt », ce qui n'implique pas nécessairement que le sujet sait jouer au tennis, au contraire de « Ich kann Tennis spielen » (« je sais jouer au tennis »). Et il ajoute que l'allemand distingue *wissen* (*to know that*), *kennen* (*to have an acquaintance with*) et *können* (*to know how*). Le traducteur rend *to have an acquaintance with* par « connaître quelqu'un », alors que, comme pour *kennen*, l'objet de l'*acquaintance* peut être une chose.

Comme je l'avais argué dans l'introduction de ma traduction de l'article sur la théorie des phénomènes complexes (*Cahiers du CREA*, n° 13, 1989), Hayek, utilisant aussi des idées de von Neumann, renverse la théorie poppérienne (1934) de la simplicité des théories, inspirée de H. Weyl, pour bâtir sa conception de la complexité. Une théorie est d'autant plus simple (et réfutable) qu'elle réduit le nombre de paramètres à définir empiriquement. Un système est d'autant plus complexe que le nombre de paramètres empiriques non contraints par la théorie est grand. C'est le cas de l'évolution du vivant, et des « ordres spontanés » tels que le marché. D'où les faibles capacités prédictives des théories dans ces domaines. On ne peut guère que reconnaître des *patterns*, des structures. Les articles sur « les effets de l'action des hommes mais non de leurs desseins » (titre emprunté à l'*Aufklärer* écossais Ferguson) ou sur la pensée politique de Hume sont de petits chefs-d'œuvre.

Signalons la republication en édition de poche et en un seul volume de l'un des grands ouvrages de Hayek, *Law, Legislation and Liberty*, dans une traduction revue par Philippe Némó, qui signe une très bonne préface. Deux ouvrages classiques à lire absolument, sans oublier d'exercer son esprit critique, mais sans préjugés (« libéral » est encore en France une injure !).

Alain BOYER.

Paul Mathias, *Des libertés numériques. Notre liberté est-elle menacée par Internet ?*, Paris, PUF, 2008, coll. « Intervention philosophique », 185 p.

L'Internet nous ouvre-t-il des possibilités nouvelles de vie et d'exercice de notre liberté ? L'auteur, qui anime un séminaire du Collège international de philosophie consacré à ces questions, interroge à la fois la constitution du réseau d'interconnexion des ordinateurs, ses normes et protocoles, ainsi que certains des usages individuels de ce réseau, pour tenter d'identifier à la fois ce que l'Internet nous permet de faire et de vivre, mais aussi la manière dont son mode de fonctionnement et d'organisation modifie notre rapport à la norme.

Sur ce dernier point, l'idée directrice de l'auteur est que l'Internet est à la fois régulable et vulnérable. Régulable, puisque, dans sa constitution matérielle et logicielle, il suppose, comme condition même de son fonctionnement, toute une série de normes et de protocoles réglant l'accès des machines au réseau et la compatibilité de leurs architectures logicielles propres. Mais ce réseau est, en même temps, essentiellement vulnérable, parce que les normes sur lesquelles il repose ne sont pas seulement l'expression de contraintes techniques, mais de choix d'ordre éthique qui ont visé à assurer l'accessibilité et l'interopérabilité les plus grandes possible du réseau (p. 32). De là, selon l'auteur, cette situation très spéciale de l'Internet que toutes les règles, non pas seulement techniques (sécurité informatique), mais aussi juridiques ou procédurales, peuvent y être tournées. Le paradoxe est donc l'existence d'une manière d'hyperactivité normative, ce qui, selon l'auteur, devrait conduire à envisager la règle non comme l'expression d'une gouvernance centrale de la Cité numérique, mais comme « l'effet régulateur infini réitéré d'un principe universel de dissentiment » (p. 76).

L'auteur analyse ensuite certaines des pratiques abritées par les réseaux « réticulaires ». L'Internet est-il en mesure de faire émerger de

nouvelles formes d'action et d'engagement politiques ? D'après l'auteur, l'« e-citoyenneté » doit moins être vue comme une manière de faire bénéficier la citoyenneté à l'ancienne de l'électricité que comme une pratique politique nouvelle, en marge de la citoyenneté politique de vis-à-vis et ayant un caractère « passablement erratique et aléatoire » (p. 123). L'auteur analyse également les diverses communautés qui se forment sur Internet autour de forums thématiques, d'objets scientifiques (« wikicommunautés ») ou de manières de jeux de rôles (*MOO*). Les e-communautés, à la différence des communautés « réelles », seraient moins constituées par des fins ou des biens communs qu'en « termes de connexion et de communications plurielles, variables, instables, volatiles » (p. 149). Mais la possibilité nouvelle d'action et de vie la plus étroitement associée à l'Internet résiderait dans « l'essor que les réseaux auront permis de l'écriture, sortie des confins de l'utilité pratique pour être redécouverte dans sa "gratuité" – à la faveur d'un sentiment peut-être un peu illusoire de compter au nombre des lettrés » (p. 165).

L'ouvrage de P. Mathias est une suggestive et riche contribution à la philosophie, non pas seulement de l'Internet en tant que dispositif technique, mais aussi de cette manière d'existential que tend à devenir l'être-à-l'Internet. On regrettera seulement que l'auteur n'ait pas fait de place, dans ses analyses, à la manière très particulière et sans doute très attirante dont l'internaute s'avance sur la scène du monde électronique, soit sous le masque de l'utilisateur anonyme, soit avec le visage pseudonymique qu'il se choisit. N'est-ce pas là Gygès ?

Stéphane CHAUVIER.

Michel Meyer, *Petite métaphysique de la différence*, Paris, PUF, 2008, coll. « Quadrige. Essais/Débats », 122 p.

D'après Michel Meyer, l'Occident accorderait un privilège à l'identité et cette dernière serait devenue « la base philosophique de la morale avec Emmanuel Kant », philosophe dont il souligne, comme récemment Michel Onfray, qu'il fut une des références d'Eichmann lors de son procès. Or, d'après M. Meyer, les « différences ne sont pas inessentielles » et le livre veut le montrer. La différence serait dans le corps de chaque individu, elle serait au fondement religieux des sociétés, elle serait le moteur de l'Histoire, mais aussi du théâtre tragique et de la peinture. Mais connaît-on une seule pratique ou pensée humaines qui ne soit pas sensible à quelque différence ? L'auteur conclut en tout cas en avançant, de manière passablement convenue, que « les hommes sont différents » et qu'il faut rendre cette différence compatible « avec l'égalité de tous les hommes en tant que personnes libres ».

Stéphane CHAUVIER.

Emmanuel Renault, *Souffrances sociales. Philosophie, psychologie et politique*, Paris, La Découverte, 2008, coll. « Armillaire. Théorie critique », 406 p.

Selon Emmanuel Renault, « les partisans du néolibéralisme dénoncent dans la problématique de la souffrance la vision d'individus réduits au statut de victimes impuissantes là où il faudrait montrer leur responsabilité et

Revue philosophique, n° 2/2009, p. 237 à p. 280

leur capacité à œuvrer à leur réussite sociale, une vision qui enfermerait les exclus dans le rôle d'assistés au lieu d'encourager leurs efforts d'intégration ». L'État, ou ce qu'il en reste, ne pouvant pas prendre en charge toute la misère du monde, les individus n'ont qu'à se prendre en main. Des penseurs critiques, se référant à Marx, vont jusqu'à dénoncer que « la problématique de la souffrance fait écran à la perception juste du poids des structures de la domination et de l'exploitation ».

L'objectif de l'ouvrage est de déconstruire un consensus paradoxal entre ennemis politiques et « montrer qu'une référence politique à la souffrance peut contribuer à une relance de la critique sociale ». Projet ambitieux et stimulant que cette approche, quelque peu déroutante, pour repolitiser au lieu de psychologiser les questions sociales. Il s'agit de « rendre compte de la souffrance vécue, pour la constituer en objet de récit et de connaissance [...] et de sortir des pans entiers de la société de l'invisibilisation en rendant ainsi aux individus concernés la capacité de revendiquer et d'agir collectivement pour transformer les conditions de leur existence ». Cette posture est militante. L'auteur semble vouloir relever un défi méthodologique (et idéologique) de taille : peut-on, à partir d'une notion comme la souffrance, jusqu'alors subjective, individuelle, floue et difficilement communicable, mener un combat collectif, plus du côté de l'économique et du politique que du psychologique et de l'intime ?

Si « c'est seulement en tant que souffrance sociale que la souffrance peut participer d'une critique sociale », à quel moment et dans quelles conditions une souffrance devient-elle sociale ? Un très long premier chapitre expose avec beaucoup de détails « les obstacles et problèmes » pour constituer en objet de recherche la question sociale. Nous sortons quelque peu perdus de ce tour d'horizon un peu trop théorique et abstrait, et c'est dommage car les connaissances de l'auteur sont encyclopédiques (de Bourdieu à Foucault, en passant par Devereux et l'École de Francfort, Dejours et H. Arendt, Freud et Marx...). Un index aurait été bien utile. On attendait là une problématique nouvelle d'une souffrance collective aux caractéristiques particulières, à laquelle nous serions plus sensibles aujourd'hui dans le monde du travail et la famille, mais il faudra attendre les chapitres suivants pour définir des modèles de pathologie sociale donnant une place centrale à la partie la plus « sociologique » de l'œuvre de Freud : *Malaise dans la culture*, *L'avenir d'une illusion* et *Psychologie des foules et analyse du moi*. S'il voit en Freud celui qui a poussé le plus loin l'étude de la souffrance sociale, E. Renault reste, comme pour les autres auteurs évoqués, critique et insatisfait : Freud ne va pas jusqu'à préconiser une « thérapie sociale », qui pour lui nécessiterait « l'imposition autoritaire d'une solution ». Pour une critique de la souffrance sociale et une élaboration collective de solutions, l'auteur semble plus proche des procédures de recherche-action de la sociopsychanalyse ou de la psychodynamique du travail (Gérard Mendel, Yves Clot, Christophe Dejours...).

Il est dommage d'attendre les dernières pages du dernier chapitre pour aborder les effets du néolibéralisme : souffrance liée à la mobilisation de la subjectivité dans une organisation de travail complexe et changeante, souffrance liée à la vulnérabilité, à la domination caractérisant la désaffiliation et la précarisation (Robert Castel), souffrance liée à la pression des exigences économiques et financières...

Sylvain OHAYON.

Isabelle Stengers, *Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient*, Paris, La Découverte, 2009, 205 p. (« Les empêcheurs de penser en rond », 205 p.

La crise qui frappe le monde – crise écologique, mais aussi économique, voire scientifique – n’est un secret pour personne. Mais le livre d’Isabelle Stengers n’en est pas un constat. C’est un essai qui propose des solutions philosophiques globales, qui vise à « interroger les protagonistes [sur] la manière dont ils sont susceptibles de répondre à cette situation » (p. 35). L’auteure propose de cerner les intrusions qui affectent Gaïa « planète vivante [qui] doit être reconnue comme un être et non assimilée à une somme de processus » (p. 51). Malmenée mais aveugle, Gaïa nous menace « alors qu’elle-même n’est pas menacée » (p. 54). Même sans l’homme, Gaïa continuerait à fonctionner. Or les solutions proposées par ceux qui détiennent un pouvoir « nous mènent droit à la barbarie » (p. 59). L’intrusion de Gaïa se traduit par un capitalisme galopant, qui ne vient pas proposer des solutions, mais seulement, conformément à sa nature, faire des profits. À la figure marxiste de l’Exploiteur, l’auteure propose de superposer celle de l’Entrepreneur, celui « qui exige la liberté de pouvoir tout transformer en occasion pour un nouveau profit, y compris ce qui met en question l’avenir commun » (p. 81).

Que faire alors ? Développer un « art de faire attention » (p. 90) dont le principe de précaution est un jalon nécessaire. Cet art touche particulièrement au domaine de la connaissance, puisque le capitalisme devient aujourd’hui « cognitif » : il vise « moins l’exploitation de la force de travail que de ce qui doit être reconnu comme bien commun de l’humanité – à savoir, la connaissance » (p. 105). Les informaticiens qui se rebellent ont donc pris le relais des paysans « qui autrefois ont lutté contre la confiscation » (p. 111) des terres communales ouvertes à tous. D’une façon plus générale, il faut rendre la parole aux usagers, aux citoyens, aux patients. Il faut leur donner « une capacité de résistance, de réappropriation des capacités de penser et agir ensemble » (p. 126). Il faut « craindre pour les autres » (p. 140) et donc « maintenir la position de tête pensante de l’humanité, pensant pour et au nom de ceux qui seraient vulnérables » (p. 140). Il faut combattre « le pouvoir donné à ce que je nommerai la bêtise » (p. 151), celle qui détruit la capacité de penser (p. 157). Il faut, au contraire, « prêter l’attention au possible, la capacité d’imaginer l’imprévu, la méfiance portée [...] à l’encontre de ses propres routines » (p. 154). Il faut, selon l’auteure, « expérimenter dans un milieu qui est saturé de pièges » (p. 199), lutter contre cette barbarie qui est aujourd’hui « le tristement prévisible » (p. 189).

Ode à la vertu salvatrice du non-conformisme en pensée, qui seul pourra nous sauver d’une civilisation verrouillée sur le totalitarisme intellectuel, le livre intéressera tous les philosophes qui veulent se libérer d’un sommeil dogmatique intrinsèquement lié à la modernité. Il nous appelle à la fabrique de notre avenir d’une manière moins désastreuse que ce à quoi semble nous entraîner le monde où nous vivons.

Georges CHAPOUTHIER.

Irène Théry, *La distinction de sexe. Une nouvelle approche de l’égalité*, Paris, Odile Jacob, 2007, 678 p.

Sociologue spécialiste du couple et de la filiation, I. Théry se propose, dans cet important ouvrage de philosophie sociale, de repenser de fond en

Revue philosophique, n° 2/2009, p. 237 à p. 280

comble le sens de la distinction de sexe et, avec elle, l'exigence d'égalité qui, dans nos sociétés contemporaines, l'accompagne. L'idée centrale est que la distinction de sexe ne peut ni être réduite à une différence naturelle présociale, ni être élevée, comme dans les théories contemporaines du « genre », au rang de vecteur principal de l'identité personnelle. Si la distinction de sexe possède sans conteste une base naturelle et si l'assomption de son « genre » fait incontestablement partie de ce que chacun peut affirmer et assumer de lui-même, le sens des notions d'homme et de femme, la compréhension de ce que c'est qu'être un homme ou être une femme est fonction des rôles sociaux différenciés que les différentes institutions sociales assignent à l'un et l'autre sexe. Il n'y a donc pas plus d'essence unitaire, qu'elle soit biologique ou psychologique, du masculin et du féminin, qu'il n'y a, par exemple, d'essence unitaire de la jeunesse ou de la vieillesse. S'il y a une base naturelle de la jeunesse et de la vieillesse et si une personne peut, en première personne, se dire jeune ou vieille, ce que signifie être jeune ou être vieux est fonction des rôles et des rangs que les diverses institutions sociales donnent aux uns et aux autres. De même, les notions d'homme et de femme désignent moins une nature ou une identité qu'un statut, et ce statut « se construit toujours par la médiation d'autres statuts, par exemple de parenté, d'âge, de rang social. On pourrait dire qu'il s'agit d'un cas très particulier de "statut indirect" toujours médiatisé par d'autres statuts » (p. 36).

D'après I. Théry, l'absolutisation contemporaine, qu'elle soit naturaliste ou psychologique, de la différence de sexe trouve ses racines théoriques dans l'exclusion ou la marginalisation, au sein des sciences humaines et sociales contemporaines, de l'anthropologie. C'est parce que les sciences humaines et sociales ont perdu le sens de la diversité ou de la multiplicité culturelles, sous l'effet, d'un côté, du naturalisme des sciences cognitives et, de l'autre, de l'idéologie individualiste, qu'elles en sont venues à donner un crédit théorique à ces absolus abstraits. Une part importante de l'ouvrage consiste dès lors à ranimer la philosophie sociale de la tradition anthropologique, spécialement au travers de la figure de Marcel Mauss, auquel I. Théry reprend la notion de distinction de sexe. Au cœur de cette tradition, il y a la reconnaissance de la primauté à la fois ontologique et psychologique de l'institution sur les qualités et attributs individuels. Si cette approche anthropologique de l'être social ne conduit nullement à priver de tout sens la notion d'identité personnelle, elle assigne toutefois à celle-ci une position secondaire et dépendante, puisque c'est seulement à partir des différents rôles sociaux institutionnellement déterminés qu'il remplit que chaque individu peut ressaisir, sous forme narrative, l'unité de sa vie personnelle.

De ces analyses théoriques circonstanciées, I. Théry tire une manière de diagnostic de civilisation : si la valorisation moderne de l'individu et les revendications de liberté et d'égalité qui l'accompagnent forment désormais, et de manière irréversible, le socle de valeurs de nos sociétés, les demandes et conflits de reconnaissance, sur lesquelles la promotion de ces valeurs a fini par déboucher, sont l'effet *contingent* d'une psychologisation du social ou, si l'on veut, d'une absorption de la sociologie par la psychologie de l'identité. Par le biais de cette psychologisation du social, des caractéristiques statutaires, liées à des ordres ou à des sphères particulières de la vie sociale, sont élevées au rang d'attributs identitaires transversaux, évoquant ce que Pascal appelait « tyrannie » – autrement dit, une « domination universelle et hors de son ordre » (l. 58). Tel est homosexuel lorsque

son comportement sessuale est en jeu et père lorsque son rôle parental est en question, mais il ne s'agit pas de là qu'il doit exister un droit des pères homosexuels.

I. Théry suggère donc, pour répondre aux revendications de liberté et d'égalité des individus, non de confondre les ordres sociaux en créant des droits identitaires, mais de les disjoindre. S'agissant de la famille et de ce que, dans un ouvrage antérieur, elle avait appelé le *démariage*, elle propose, plutôt que de sexualiser les catégories juridiques, de redéfinir, comme un ordre propre, distinct de celui de la sexualité autant que de celui du couple, l'*ordre de la parenté*, pour le rendre accueillant à ce qu'elle appelle la pluriparentalité – autrement dit, la possibilité qu'un enfant puisse avoir des parents de naissance, des parents adoptifs et des beaux-parents.

Cette suggestion, quelque appréciation que l'on ait de son contenu, soulève un problème théorique de fond : peut-on préserver la force constituante d'une institution en la traitant comme un instrument que l'on modifie selon les besoins des individus ? L'accord entre institutionnalisme et individualisme ne va pas de soi et l'absence d'une discussion explicite de cette question constitue sans doute une limite de l'entreprise d'I. Théry. Reste que, en dépit de cette limite, son ouvrage montre qu'une alternative à la vogue actuelle des « théories de la reconnaissance » est théoriquement possible et peut-être aussi politiquement salutaire.

Stéphane CHAUVIER.

Alexandre Zabala, *La terre et le droit. Du droit civil à la philosophie du droit*, préface de Jean-Marc Trigeaud, Pompignac près Bordeaux, Éd. Bière, 2007, coll. « Bibliothèque de philosophie comparée », 441 p.

Il volume di Zabala, poderoso e documentato, costruito sulla triade « terra-diritto-uomo », mette a profitto della ricerca diversi ambiti tematici : *theoria* di area fenomenologica (Husserl, Merleau-Ponty, M. Henry, G. Marcel) ; filosofia del diritto (l'« estetica del diritto » à la Villey, la performatività del linguaggio normativo, le tradizioni dell'idealismo e del realismo giuridico) ; nonché alcuni dei saperi che articolano la scienza della terra in chiave fisica e politica (cosmologia, geopolitica, filosofia geopolitica : Bachelard, Serres, Schmitt).

L'esposizione è strutturata su partizioni binarie (libro-parte-titolo-capitolo : tutto a doppio, all'interno di ciascun libro), con l'unica eccezione *in fine* di un « titre troisième » nel quale vengono individuati i fattori d'integrazione dei modi di determinazione dell'« universalità dell'essere della terra » (al di là del gioco fra i concetti di « terra » e di « bene [giuridico] »), nonché della sua « singolarità ». Ispirandosi anche alla filosofia di A. Rosmini, tale integrazione viene cercata nella garanzia offerta dalla « norma », per l'universalità ; e dalla « persona », per le relazioni ed intenzioni « singolari », materiali e morali.

La ricerca si apre a contributi provenienti dalle scienze sociali (storia del pensiero giuridico, sociologia del diritto, antropologia, alcuni approcci di scuola marxista), né trascura l'ambito allargato della sociologia di scuola durkheimiana (L. Lévy-Bruhl, Mauss, Halbwachs). Nell'analisi del legame fra « terra » e « diritto » essa fa dunque propria l'innovazione che il Doyen Carbonnier – qui ben presente, non solo col famoso manuale di diritto civile – ha consegnato alle scienze dogmatiche, con le quali il volume ampiamente si confronta : trattare il fatto giuridico, pur nella distinzione

degli ambiti, come fatto sociale totale, dunque convocando la pluridisciplinarietà dei saperi nel render conto della sua complessità.

È precisamente sul rapporto con la scuola sociologica classica che Zabalza va incalzato. Pensando al *Date lilia !* del Doyen, viene da esclamare che « Ci sono anche fiori sulla terra ! ». Dunque, una partecipazione « affettiva o sensuale, comunque psicologica » (*Flexible droit*, 10^e ed., p. 54) nel legame fra « persona » e « terra ». Partecipazione non estranea alla sfera giuridica, ma appunto non integralmente rinchiudibile nelle dimensioni stabilite dal diritto internazionale (« Res publicae, nullius, communes ») ed interno (Costituzione, codice civile). In dialogo con esse, Carbonnier definiva tale dimensione *Non droit* (cf. p. 134).

Il filosofo del diritto italiano Capograssi, anch'egli richiamando esplicitamente (in *Agricoltura, diritto, proprietà*, 1952, in *Opere*, V) il lévy-bruhliano tema della « participation » (p. 284), nonché citando Proudhon e Virgilio, vedeva operare – ancora nel proprio tempo, ed in rapporto alla medesima triade « terra-comunità-singolo » – una dimensione « mistica », « magica » (p. 279), nell'unirsi di quelle tre « vite », dimensione che non è assente anche nella prassi del diritto contemporaneo : « Au fond, toute personne est terre... » (p. 409), conclude Zabalza, filosofo e giurista.

Francesco Saverio NISIO.

ESTHÉTIQUE

Bernard Forthomme, *Théologie des émotions structurée par l'expérience théâtrale*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2008, 240 p., 24 €.

Les émotions ne peuvent se réduire ni à l'irruption violente ni à la réaction superficielle. La force mémorielle, révélatrice ou exploratoire des émotions, témoigne du fait qu'elles « fraient des voies inouïes à l'acte volontaire et à l'élucidation logique ». Le présent ouvrage se propose de déchiffrer cette tension entre la force de mémoire et d'exploration, car elle confère à l'émotion une autorité instauratrice et une franchise engageant l'être vers le futur. Reconstructrices du passé, stimulant la promesse et l'audace, les émotions, dans leur passage, nous lient et articulent notre intériorité, notre chair, nos aspirations et notre liberté. Entre l'aventure et la liberté, apparaît comme un rythme, une respiration que l'ouvrage suggère. Dans le premier volet de cette recherche, la vigueur de l'émotion est appréhendée notamment à partir de la poésie dramatique sous sa forme théâtrale. L'émotion est ici moins de l'ordre d'une aventure qu'aux travers des jeux du vouloir, au travers d'un franc-vouloir qui prend d'autant plus de relief « qu'il se risque à découvert aux épreuves des insinuations les plus subtiles, aussi bien qu'aux insolences les plus désespérées comme aux énigmes de la vraie joie ».

Un liminaire s'ouvre avec la question des rapports entre théologie, philosophie et tragédie : « La théologie est-elle plus proche de la tragédie que la philosophie ? » (p. 11), mais aussi sur l'émotion tragique et sur l'émotion comique. Ensuite, les chapitres, apparemment, se suivent et ne se ressemblent pas. Un premier chapitre sur l'Ensevelissement et son entrave précède un deuxième sur la Répétition, un troisième sur la Vitesse théâtrale et les émotions modernes, un quatrième sur le Théâtre du monde, des sujets et des personnes, un cinquième sur Ordres religieux et théâtre, un dernier « Du Théâtre des cruautés à celui de la Cruauté ». En réalité, des fils ténus et des transitions subtiles parcourent cet ouvrage qui appréhende son objet par des voies variées et progressives, mais toujours dans une articulation maintes fois reprise et repensée du théâtre et de la théologie. Des références culturelles multiples et engageantes nourrissent une pensée fine, qui revient sur elle-même dans un jeu d'échos. L'ouvrage se clôt avec une méditation originale sur les émotions propres aux passions et aux vices : « Quoi de plus excellent que Dieu ? Au fond, toutes les passions et tous les vices désirent ce qui ne s'accomplit qu'en Dieu, mais sans avoir la force ni le courage d'aller jusqu'au bout d'eux-mêmes » (p. 225-226).

Patricia VERDEAU.

Baldine Saint Girons, *L'acte esthétique. Cinq réels, cinq risques de se perdre*, Paris, Klincksieck, 2008, coll. « 50 questions », 210 p., 15 €.

Baldine Saint Girons proteste contre une conception seulement passive de la réceptivité esthétique. Elle nomme « acte esthétique » la décision de

Revue philosophique, n° 2/2009, p. 237 à p. 280

s'exposer à l'action de ce qui se manifeste dans le sensible et la définit comme une véritable prise de risque. En acceptant de me laisser modifier, voire refaçonner, j'ouvre l'accès au plus intérieur de ma propre intériorité, au plus vif de mon être ; ainsi une œuvre d'art me touche-t-elle et me métamorphose-t-elle. L'acte esthétique, écrit l'auteur, « rénove le sentiment de ma présence au monde ».

En des livres précédents, Baldine Saint Girons exprimait combien la dimension propre d'une œuvre relevait de l'opération du sublime ; *L'acte esthétique* développe cette pensée, s'attachant à la façon dont le sublime peut être participé. Ce que l'auteur décrit et interprète au fil des cinq parties de son livre, distinguant autant de figures du risque – l'hallucination, la mystification, l'engloutissement, la dissolution, l'effacement –, convainc que l'acte esthétique appelle la conscience à elle-même sous l'apparence d'une complète altérité ; et qu'elle repose en soi-même si elle tend vers ce qui excède les apparences de sa limite et de sa sécurité. Risquer le vertige de la sensation serait la condition *sine qua non* d'une expérience d'un vivre plus plénier, au défaut de quoi la vie ne serait qu'incomplète et dolente ; la cité, un masque sans commune mesure. L'assentiment de l'acte esthétique concentre la volonté et la vie sur un point qui semble nous permettre d'entrer en contact, au-delà du sensible, avec la substance de l'être ; aussitôt, pourtant, cette puissante étreinte vitale se desserre, la gloire se retire, la lumière s'éteint. Mais l'expérience fugace du sublime a pour jamais édifié celui qui l'endura. Éprouvant la réalité totale que la réalité elle-même lui montrait et lui dérobait, il respira un air plus subtil et s'en trouva élargi. « L'éthique de l'acte esthétique, écrit Baldine Saint Girons, consiste à s'ouvrir tout entier à l'altérité dont nous provenons, dans laquelle nous sommes immergés et par laquelle nous serons inévitablement réabsorbés ».

Didier LAROQUE.

Isabelle Thomas-Fogiel, *Le concept et le lieu. Figures de la relation entre art et philosophie*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2008, coll. « La Nuit surveillée », 384 p., 35 €.

La distinction des champs disciplinaires et leurs minutieuses subdivisions ont-elles une pertinence ? C'est à l'élaboration de cette question que voudrait contribuer cet ouvrage, en étudiant celle de la distinction entre art et philosophie. Une telle distinction, toujours supposée et sans cesse contestée, aboutit à penser la relation entre ces disciplines soit en termes d'exclusion radicale, soit en termes d'inclusion totale (la distinction entre les domaines ne serait plus pertinente : l'art devenant philosophie – Hegel, Danto, etc. –, ou la philosophie, art – Nietzsche, Novalis, Kosuth, etc.). Au-delà de la réduction au même et de l'exclusion de l'autre, ce livre étudie les mises en relation entre art et philosophie proposées tant par les artistes que par les philosophes, en justifiant le choix d'une tentative de spatialisation du problème. Cette hypothèse est expérimentée à travers une série d'études qui évoluent avec des comparaisons précises quoique inhabituelles (Turrell et Levinas, Baudelaire et Merleau-Ponty, Marc Petit et Russell, Kandinsky et Schelling, Giacometti et Aristote, Piero della Francesca et la phénoménologie française la plus contemporaine). Tout en respectant la grammaire propre à chaque domaine, le livre cherche à suivre l'entre-croisement des problèmes : « "Fertilisation croisée" de disciplines irréductibles, "harmonie à établir" de points de vue spécifiques dans un monde

Revue philosophique, n° 2/2009, p. 237 à p. 280

commun, “hétérotopies” qui peuvent converger vers un même souci de l’universel » (p. 21).

De la mise en relation comme topologie aux expérimentations, des expérimentations aux réflexions, l’ouvrage progresse dans une démarche rigoureuse. On notera, dans la première partie, l’intéressant chapitre II qui envisage la mise en relation à partir des concepts de la topologie, et plus particulièrement la tentative de Merleau-Ponty. Les « expérimentations » partent de la problématique de la figure et de la défiguration, et abordent la liaison comme remise en cause de la représentation, l’oxymore comme figure radicale de l’identité, interrogent la question du lieu de l’œuvre dans son rapport à la destruction de l’art ou à l’affirmation de l’universel. Le rendez-vous a pu être manqué entre appel philosophique et adresse artistique. Cette deuxième partie s’achève sur la pertinente question de la reconnaissance. Les « Réflexions » de la dernière partie s’attachent au problème de l’autoréférence et la fin de l’art chez Arthur Danto, envisagent la question du signe et de l’image – Louis Marin et la critique de la représentation – et, finalement, la perspective d’une impossible littéralité, à propos, notamment, de Levinas et de Turrell. Ainsi se trouve établie l’appréciation d’un « nouage », « sans inclusion ni exclusion, de l’art et de la philosophie, et, de manière plus programmatique, des disciplines entre elles » (p. 365), dans le sens d’une harmonie, non pas préétablie, mais à établir ensemble.

Patricia VERDEAU.

PSYCHOLOGIE, PSYCHIATRIE, PSYCHANALYSE, PÉDAGOGIE

Laurent Fedi, *Piaget et la conscience morale*, Paris, PUF, 2008, coll. « Philosophies », 152 p.

Dans l'œuvre psychologique et épistémologique de Piaget, on peut aussi trouver des thèses relatives à la construction de la conscience morale. Laurent Fedi en fait ici une analyse détaillée en montrant leur parenté avec l'épistémologie génétique : « S'agissant de l'obligation morale, l'analyse est parallèle : ce qui vaut pour la nécessité logique s'applique aux normes du jugement moral » (p. 16). Plus précisément, les normes morales, tout comme les axiomes logiques, « sont des formes idéales d'équilibre vers lesquelles tendent les phénomènes » (p. 17). Et, dans la construction psychologique des individus, la conscience morale apparaît, elle aussi, au cours du développement de l'enfant, lors de « l'accession à la réciprocité des points de vue » (p. 18). Cette conception rationnelle et constructiviste permet à la morale piagétienne de se démarquer aussi bien de conceptions aprioristes de la morale que des conceptions sociologiques, même si Piaget a su répondre à Durkheim et à ce qui lui apparaît comme la contrainte insupportable des invariants sociaux : « Pour les durkheimiens, tout fait social est contraignant » (p. 91). Malgré ce souhait d'autonomie de la psychologie, Piaget n'échappe cependant pas à des présupposés philosophiques. Fedi montre que le célèbre psychologue et épistémologue n'a jamais complètement renoncé à l'idéalisme philosophique universaliste de sa jeunesse et que « la modélisation de structures de format supérieur apparente la démarche de Piaget à une approche philosophique, de type transcendantal » (p. 145). Son constructivisme moral, fondé sur une « psychologie des conduites » (p. 141) non verbales, pourrait finalement, selon Fedi, trouver sa suite logique dans l'éthique (verbale) de la discussion habermassienne. Une analyse originale et pénétrante d'une facette de l'univers piagétien et qui intéressera les psychologues comme les philosophes.

Georges CHAPOUTHIER.

Gaëlle Jeanmart, *Généalogie de la docilité*, Paris, Vrin, 2007, coll. « Philosophie de l'éducation », 271 p.

Le titre de cet ouvrage peut surprendre ; il décrit pourtant parfaitement son objet si l'on veut bien se souvenir que la *docilitas* désigne très précisément l'aptitude à apprendre, la disposition du sujet à accueillir l'enseignement qui lui est dispensé. Ce livre ne procède pas à une histoire des enseignements, il s'efforce de retracer les grandes étapes de la construction pratique des attitudes de vie. Deux grandes directions s'imposent naturellement à la réflexion : le modèle éducatif grec, le modèle éducatif monastique – le développement de la raison, d'un côté, la soumission de la volonté, de l'autre. Nos institutions éducatives, estime Gaëlle Jeanmart,

Revue philosophique, n° 2/2009, p. 237 à p. 280

restent simultanément les héritières de l'un et de l'autre. Ce qui signifie encore qu'elles ne pourront évoluer sans s'appliquer d'abord à une réflexion sérieuse sur le rôle de l'obéissance dans l'éducation.

Cet ouvrage relève d'une véritable philosophie de l'éducation. Les positions des grands auteurs de la tradition sont exposées avec rigueur ; les rapprochements et les distinctions sont opérés avec le plus grand soin – et non sans un certain bonheur d'expression. Au total, un livre d'une belle tenue et d'une grande clarté conceptuelle : nous ignorons s'il retiendra l'attention des pédagogues ; il mérite celle des philosophes.

Yves LORVELLEC.

Françoise Parot (dir.), *Les fonctions en psychologie. Enjeux et débats*, Wavre (Belgique), Mardaga, 2008, coll. « PSY . Théories, débats, synthèses », 334 p.

Cette publication collective constitue l'un des premiers résultats éditoriaux d'une action concertée incitative qui a permis à des chercheurs de disciplines et d'institutions différentes d'entamer une réflexion commune sur « la notion de fonction dans les sciences humaines, biologiques et médicales ». Le champ exploré ici est celui de la psychologie, entendue au sens large, puisque sont aussi bien évoqués la nature et le rôle du concept de fonction dans des théories psychologiques à visée globale (comme le behaviorisme), que les diverses manières dont il a été reçu et assimilé par la neuropsychologie, la psychopathologie ou la psychanalyse, sans oublier les différentes tentatives de thématization de ce concept dans la philosophie de l'esprit contemporaine. Cette diversité dans les objets traités se retrouve dans les perspectives retenues par chacun des auteurs pour appréhender son objet propre : se succèdent ainsi descriptions historiques et analyses plus conceptuelles, la quasi-totalité des contributions manifestant un réel souci de s'interroger méthodologiquement sur la place et l'importance de ce concept de fonction dans les explications psychologiques de nos contenus de pensée ou nos comportements.

L'ouvrage, qui s'ouvre sur une introduction générale de Françoise Parot, est structuré en trois grandes parties ordonnées chronologiquement, chacune étant précédée d'un court texte liminaire (lui aussi de F. Parot) exposant l'enjeu général du propos et la façon dont les différents textes présentés s'y rapportent.

La première partie (qui rassemble des articles de D. Forest sur les stratégies de recherche des localisations fonctionnelles de Gall à Jackson, de P. Huneman sur la psychopathologie pinélienne et de L. Clauzade sur la « physiologie phrénologique », phrénologie de Gall) retrace la transition qui s'opère au XIX^e siècle dans le passage d'une réflexion portant sur les facultés de l'âme à une réflexion sur les fonctions psychologiques, c'est-à-dire l'importation dans le domaine psychologique d'un concept qui repose sur l'association à certaines capacités de l'esprit d'un substrat matériel déterminé. Penser les phénomènes psychologiques en ces termes, c'est donc tenter d'établir un certain nombre de rapports, bien plus complexes et méthodologiquement riches qu'on ne le pense souvent, entre fonctions psychologiques et structures cérébrales, et approfondir la connaissance des unes par une meilleure compréhension des autres.

La deuxième partie offre un panorama d'ensemble des variations du concept de « fonction » dans la psychologie – ou, plutôt, les psychologies –

du XX^e siècle. Comme l'attestent les cas étudiés (le fonctionnalisme des behavioristes pour F. Parot, les fonctions psychologiques d'I. Meyerson pour N. Pizarroso, l'explication fonctionnelle dans la psychologie et l'épistémologie piagétienne pour Jean Gayon, et le fonctionnalisme des psychologues russes Vygotsky, Luria et Leontiev pour M. Siksou), ce concept n'a jamais pu servir de référent unifiant à la communauté des psychologues parce que chaque école ou chaque courant doctrinal d'importance a développé un concept spécifique de fonction qui pouvait servir ses besoins théoriques propres et qui était compatible avec ses principes méthodologiques : tantôt les fonctions psychologiques permettent de replacer l'esprit dans le cadre dynamique de l'évolution biologique ou de l'histoire humaine, tantôt elles offrent la possibilité de fixer les capacités de l'esprit humain en un certain nombre de catégories stables ; tantôt le fonctionnalisme se veut naturaliste avec l'analyse des fonctions dans le cadre du rapport qui lie l'organisme et son environnement, tantôt il s'intéresse aux rapports sociaux qui conditionnent les façons de penser des individus ou des groupes.

La troisième partie de l'ouvrage, qui traite des débats contemporains sur la nature, la validité et la fécondité heuristique des explications fonctionnelles en psychologie, intéresse à double titre le philosophe. Tout d'abord, parce qu'y sont à la fois abordées des questions relevant proprement de la philosophie de l'esprit : M.-C. Lorne introduit avec clarté et maîtrise le lecteur aux différentes tentatives de thématisation philosophique du concept de fonction dans la littérature de langue anglaise ; H. Looren de Jong s'intéresse au problème de la compatibilité des explications fonctionnelles en psychologie avec les explications causales que l'on espère généralement obtenir de la science en général. Ensuite, parce que les difficultés et insuffisances méthodologiques propres à l'explication fonctionnelle en psychologie sont affrontées avec lucidité et pertinence : dans le cadre de la psychanalyse et de ses explications motivationnelles par P.-H. Castel, dans celui de la psychopathologie et de sa référence au vécu singulier de l'individu par A. Plagnol, dans celui de la psychologie évolutionniste et de ses explications adaptatives du comportement moral par E. Charmetant, dans celui du sommeil paradoxal et de l'explication du sens que le rêve a pour le rêveur par F. Parot.

Un ouvrage riche et informé, à conseiller à qui voudrait saisir de manière synoptique les différentes manières dont la psychologie a utilisé (et utilise encore) la notion de fonction et s'initier aux questions philosophiques et méthodologiques posées par ces usages.

Vincent GUILLIN.

Christian Vernier, *L'extime. De l'acte à la vérité. Un abécédaire lacanien*, Toulouse, Éd. universitaires du Sud, 2007, coll. « Essais », 204 p., 20 €.

L'auteur, pédopsychiatre, réactualise clairement, non sans une once de fantaisie, des notions lacaniennes. Sa *pop-analysis* approche et liaisonne, dans l'ordre alphabétique, 67 termes d'*Acte à Vérité*. Elle vise l'*intime* en nous-mêmes afin de le rendre *extime*, suggestif et partageable, tout en sachant qu'une définition ne peut valoir qu'à titre d'essai approximatif. En effet, estime Vernier, la vérité n'a point de contenu fixe et elle n'est guère qu'une place dans un discours. « La castration impose que le mot rate un peu la chose » (p. 7) dans le passage de la jouissance rationnée à l'ordre symbolique. Le nœud lacanien, *nom-du-père*, s'opère à l'intersection

et au liage du réel atypique, du symbolique et de l'imaginaire. De cette triplé relèvent le *phallus*. L'objet analytique, dit *objet a*, s'il est réel est un manque que cause le désir du moi ; imaginaire, c'est un fétiche qui arraisonne le processus de symbolisation tandis que, symbolique, l'*objet a* s'échange et suscite du lien social – lequel est rompu dans la névrose. « La culpabilité est refus de payer sa dette symbolique » (p. 47). On est responsable de son inconscient, car il faut se rendre libre d'en disposer et de déverrouiller le *nouage symptôme/fantasme*. L'analyse contribue tant à déconstruire et à élargir le fantasme qu'à interpréter et à déjouer le symptôme. Ce qui importe, c'est l'autonomie de la personne. Que chacun invente sa propre solution. L'auteur retrouve finalement ce consensus.

Jean-Marc GABAUDE.

LOGIQUE ET PHILOSOPHIE DES SCIENCES

André Chappert, *Histoire de l'optique ondulatoire de Fresnel à Maxwell*, Paris, Belin, 2007, 314 p.

L'auteur, qui a déjà publié deux ouvrages sur l'optique du XIX^e siècle, *Étienne-Louis Malus et la théorie corpusculaire de la lumière*, Paris, Vrin, 1977, et *L'édification au XIX^e siècle d'une science du phénomène lumineux*, Paris, Vrin, 2004, poursuit, dans ce troisième ouvrage, la mise au point des concepts qu'on doit en la matière aux savants de cette époque. Il est donc question de Biot (pour la théorie corpusculaire), de Young (pour les « premiers pas » de la théorie ondulatoire), de Fresnel, dont l'œuvre capitale, prolongée par les contributions de Poincaré, Duhem, Verdet, Mascart, fait l'objet des trois chapitres centraux de l'ouvrage, enfin de Maxwell, qui rattacha l'optique à l'électromagnétisme, et provoqua ainsi la naissance de nouveaux concepts, développés par Poynting, Rayleigh, Gouy et Françon.

Ce qui est nouveau dans cet ouvrage, publié par l'excellente collection « Belin Sup. Histoire des Sciences physiques », c'est l'insertion de textes significatifs, dont la nouveauté se trouve expliquée par les développements théoriques qui les précèdent, chapitre par chapitre. Ainsi, l'ouvrage n'est pas seulement scientifique ; il est également pédagogique et offre une manière d'enseigner l'histoire des sciences qui est certainement la plus féconde et, il faut l'espérer, la plus digne de subsister dans l'enseignement supérieur. L'étudiant doit apprendre comment il est possible de relever l'introduction de nouveaux concepts, plus ou moins bien compris lors de leur apparition, à partir de textes qui sont inévitablement datés et empreints du style de leur auteur. Il arrive fréquemment que ces textes soient mal compris aussi par les lecteurs contemporains d'un âge de la science qui leur est postérieur. La tâche de l'historien est alors de restituer la teneur exacte de l'apport qu'ils ont représenté et dont ils ne cessent pas d'être les témoins pour ceux qui savent les lire. Seul ce contact avec les textes originaux assure à l'histoire des sciences sa pleine valeur scientifique et culturelle, précieuse pour les étudiants en sciences comme pour les étudiants en lettres. Il est rare que la démonstration de cette valeur, trop souvent méconnue, soit menée avec des qualités égales à la maîtrise et à l'aisance que manifeste l'auteur en ce très bel ouvrage.

Hervé BARREAU.

Christiane Chauviré, *L'œil mathématique. Essai sur la philosophie mathématique de Peirce*, Paris, Kimé, 2008, 288 p., 26 €.

Comment la démonstration mathématique peut-elle accroître l'information contenue dans l'hypothèse ? Peirce, en assimilant la construction, la *paraskeuè* d'Euclide (p. 28), à une expérience, a-t-il sombré dans l'empirisme ? Pourtant, Hintikka avait noté que la conception peircienne était plus apte que le positivisme logique, aimanté par la tautologie, à poser et

Revue philosophique, n° 2/2009, p. 237 à p. 280

résoudre cette question (p. 16). Aussi Christiane Chauviré entreprend-elle de réévaluer la philosophie mathématique de Peirce, et montre que Peirce, à la fois disciple et critique de Kant (p. 100), respecte en fait la démarche effective des mathématiciens, inséparable de la démonstration.

Elle situe, avec une minutie extrême, la philosophie mathématique de Peirce, qui a toujours fait cavalier seul (p. 163), par rapport à celles d'auteurs en apparence plus systématiques, non seulement Hintikka, mais aussi Wittgenstein, ou encore Frege (p. 124). On découvre alors que, malgré toutes ses hésitations et ses imprudences théoriques (p. 203), la philosophie mathématique de Peirce était, en profondeur, aussi cohérente que pertinente.

Peirce reprend à Gauss la notion d'œil mathématique, ou d'intuition raffinée (p. 47). Il insiste ainsi, dans les cadres de sa sémiotique, sur la dimension iconique, non seulement de la construction géométrique, mais aussi des équations algébriques et arithmétiques. Mais l'on n'a pas assez noté qu'il le comprenait sur un mode structural (p. 215-216). La construction d'un diagramme donne à voir les relations. Peirce est ainsi moins loin du logicisme qu'il ne le croyait lui-même (p. 156), question d'ailleurs assez embrouillée, reconnaît l'auteur (p. 155). Surtout, le rôle du diagramme ne s'arrête pas avec l'exposition des relations contenues dans les hypothèses. En effet, toute démonstration qui n'est pas triviale suppose un pas théorique (p. 62), ce que Hintikka appellera l'instanciation. Il s'agit d'introduire des entités et des relations nouvelles – par exemple, en géométrie, une construction auxiliaire. Pour autant, Peirce ne fait pas des mathématiques une démarche hétérogène et informelle, comme le voulait Lakatos (p. 203). Créatrices, les mathématiques ne quittent jamais les rails de la nécessité.

Précisément, l'auteur introduit un pas théorique. Peirce n'a pas su le dégager, mais la cohérence de sa philosophie repose sur la distinction de deux points de vue sur la démonstration, un point de vue épistémique, celui de la découverte, et un point de vue logique (p. 31). Mais, même au point de vue logique, la démonstration n'est pas analytique au sens d'un enveloppement des conséquences dans les principes. La démonstration fabrique les connexions au moment où elle les pose, mais elle les pose nécessairement. On passe ainsi de l'implicite à l'implication, pas décisif (p. 111).

Grâce à cette clef, Christiane Chauviré peut, dans la troisième partie, préciser la position de Peirce sur un grand nombre de problématiques de philosophie des mathématiques, certaines classiques, comme celle de l'ontologie des objets mathématiques ; d'autres moins classiques, comme le faillibilisme.

La démonstration de l'auteur est très claire, du moins pour un philosophe averti de ces questions. On regrettera pourtant la rareté d'exemples proprement mathématiques, ainsi que la méthode qui revient à déchiquer quelque peu l'exposé en questions diverses, au risque de longueurs et de répétitions. Enfin, cette édition comporte d'assez nombreuses coquilles. Mais cela ne doit surtout pas masquer l'immense qualité conceptuelle de cette élucidation, au-delà de Peirce, de la nature des mathématiques.

Henri DILBERMAN.

Maryse Dennes (éd.), *Gustave Chpet et son héritage aux sources russes du structuralisme et de la sémiotique* (revue *Slavica Occitania*, n° 26), Toulouse, 2008, 556 p., 30 €.

Ce colloque international entendait réévaluer l'œuvre de Chpet, victime du stalinisme, mais aussi de « la victoire du projet structuraliste » (p. 361). Chpet représenterait une troisième voie entre Peirce et Saussure (V. Feshchenko, p. 137). Sa pensée anticipe le dépassement du structuralisme, elle introduit un lien, de nature dynamique, entre réalité et langage (Maryse Dennes). C'est grâce à la dynamique interne au verbe (*vnutrennjaja forma slova*) que la perception de l'objet sensible s'accomplit dans la vision de l'essence. Avec Chpet, la phénoménologie se fait herméneutique. À noter que E. Komorowska propose une perspective moins philosophique, et plus proprement linguistique. Mais Chpet fut aussi le traducteur russe de Hegel, ce qui nous vaut un développement, plutôt fastidieux, sur les vertus comparées du trait d'union chez Kojève et Chpet.

La pensée de Chpet est complexe, et méritait une élucidation. Mais l'on ne peut pas dire que ce gros recueil y parvienne toujours. Ainsi, A. Shiyan (p. 243-252) exprime surtout son rejet de la pensée du langage du « dernier » Chpet, pensée floue, incohérente, tiraillée entre deux conceptions du réel, l'une sociale et l'autre idéaliste. C'est au fond reprocher à Chpet de s'inspirer non du « royaume platonicien des idées éternelles », comme elle le dit page 252 (admirons le truisme au passage), mais de Humboldt (p. 249). Remarquons que cette dernière source est souvent méconnue par les auteurs, à l'exception de Zinchenko et de Ioffe. Mais ces deux contributions, comme beaucoup d'autres, sont par trop aimantées par les dadas des auteurs. Même Zaviatoff, le traducteur de Chpet en français, dont la contribution clôt ce recueil, fait de la pensée de Chpet une sorte de prétexte.

La critique de la philosophie du Moi de Chpet (p. 213), par V. Molchanov, semble comme manquer le lieu d'où parle Chpet, lieu dont S. Khrouji souligne le caractère original (p. 361). Fort heureusement, la synthèse que propose Ewa Kochan permet de situer cette pensée, y compris dans ses rapports avec le marxisme-léninisme (p. 278). Il en va de même de la conclusion de Tulchinsky (p. 357), dans un article par ailleurs fort inégal.

On restera perplexe devant certaines contributions, qui entendaient pourtant servir la pensée de Chpet. Chubarov nous propose, p. 338, d'identifier « la manière dont quelque chose devient compréhensible ». « Incompréhensible » eût été plus juste. L. Gogotishvili évoque, à propos de la forme interne du mot, une « sorte de configuration stratifiée verticalement, mais mouvante et changeante, constituée des couches d'une capsule de sens implicite, que la sémantique directe des formes externes de la langue porte au-dessus et au-dessous d'elle » (p. 55). Voici qui donnerait envie d'apprendre le russe, pour savoir qui, de l'auteur ou du traducteur, est le coupable.

Mais il serait injuste de ne rien dire des bons articles. Évoquons au moins celui de N. Anisimova-Frappé (p. 89-95). Elle montre quels sont les enjeux de la pensée de Chpet, en particulier l'origine du langage, et lui confère ainsi un contour moins nébuleux. Mentionnons aussi P. Flack, ou encore N. Avtonomova, qui expose le point de vue critique de Chpet sur la psychologie ethnique, qui augurerait d'un rapprochement de la pensée russe et de la laïcité.

On le voit, ce recueil ne se cantonne pas au seul langage. Y sont abordés le travail théâtral de Chpet, sa philosophie du Moi (l'homme sans pro-

priété), son esthétique, en particulier sa pensée de la musique, qui en ferait un précurseur de Lévi-Strauss (N. Chtchetkina-Rocher), et même un canular de Chpet – à savoir, une pseudo-formule mathématique de la beauté (art. de P. Steiner, p. 233).

Henri DILBERMAN.

Georges Lochak, *Voyage au centre de la science au XX^e siècle. Sur les traces de Louis de Broglie*, Paris, Hermann, 2008, 236 p.

Ce nouveau livre du président de la Fondation Louis de Broglie, paru chez Hermann dans la collection « Histoire des sciences », est une nouvelle incursion dans la physique du XX^e siècle, dont il révèle des aspects peu connus. Il montre que la passion du savoir, qui gouverne la recherche scientifique, à défaut d'être toujours l'âme de son enseignement, est la vraie cause de notre civilisation moderne, qui a grand tort de ne pas le reconnaître. Il offre même un exemple issu de ce besoin de savoir : sa propre théorie du monopole magnétique léger. Même si l'auteur se retient de crier victoire, alors que les preuves définitives ne sont pas encore fournies par des expérimentations décisives, cette théorie vaut bien qu'on la raconte. Née d'un travail de jeunesse (1956) sur une équation tirée de la théorie de Dirac, réanimée en 1981, et développée depuis, elle a reçu le soutien des physiciens russes chargés d'examiner les effets proches inexplicables de la catastrophe de Tchernobyl. Il ressort de ces investigations que des interactions faibles peuvent provoquer des transmutations (dans ce cas, l'apparition massive d'aluminium, absent avant l'explosion), comme le prévoit la théorie de Lochak sur le monopole magnétique. Si cette théorie était définitivement confirmée, elle permettrait d'envisager beaucoup d'applications importantes : destruction des déchets nucléaires par transmutation, nouvelle production d'isotopes, nouveau type de réacteur nucléaire miniaturisé, un moyen de production d'hydrogène, etc. La physique française aurait apporté une nouvelle contribution de valeur à la production d'énergie et dissipé un certain nombre de craintes entretenues à cet égard.

L'auteur ne manque pas de rappeler que Louis de Broglie était plus fier d'avoir contribué à la mise au point du microscope électronique que d'avoir découvert (théoriquement) la diffraction des électrons, qui lui valut le prix Nobel. Sur ce maître de la physique française, dont Georges Lochak s'est toujours voulu le disciple, car il l'avait choisi en connaissance de cause, il apporte des renseignements nouveaux, qui complètent le portrait du personnage, tel qu'il l'avait déjà dessiné. Il montre, en particulier, qu'il n'était pas aussi simple qu'on se plaît à l'imaginer après coup d'appliquer à l'électron ce qu'Einstein avait découvert pour le photon, sans oser la nommer : la dualité onde/particule. Il note, à cet égard : « Si l'on a cru plus rapidement à l'onde de De Broglie qu'au photon, c'est grâce à Einstein qui trouva l'idée géniale et qui l'a dit avec une autorité qui venait encore de s'accroître du fait qu'il avait franchi l'obstacle psychologique de l'existence du photon. L'idée de De Broglie était bien une généralisation de celle d'Einstein (il était le premier à le dire), mais le saut conceptuel qu'il a accompli en proclamant l'universalité du dualisme onde-corpuscule était immense et c'est cela qui a suscité l'admiration d'Einstein » (p. 129).

Sur l'histoire de la théorie ondulatoire et quantique, il est toujours intéressant d'apprendre de Lochak des détails inédits, comme ce qu'il écrit sur les premiers élèves de De Broglie, qui ont accompli un travail impor-

tant : Marie-Antoinette Tonnelat et Olivier Costa de Beauregard, tous deux maintenant disparus. Sur les autres membres de la première équipe, il est parfois sévère, par exemple sur J.-L. Destouches, dont il n'appréciait guère les théories « fumeuses ». Il ne parle pas de la première épouse de Destouches, Paulette Février, qui a pourtant accompli un travail de pionnier en logique quantique. C'est peut-être l'orientation philosophique du couple Destouches-Février qui irritait Lochak, car elle n'a rien apporté, c'est vrai, à la théorie physique proprement dite et s'est contentée de l'interpréter. Pour Lochak, c'est la science qui importe, et, quand la science comporte des paradoxes, il faut laisser aux philosophes le soin de s'y intéresser. Souhaitons donc que le grand dévouement à la science (et à sa vulgarisation savante) qui caractérise Georges Lochak soit récompensé par la seule distinction qui a du mérite à ses yeux : la validation définitive de sa propre contribution à la théorie quantique.

Hervé BARREAU.

Roland Omnès, *La révélation des lois de la nature*, Paris, Odile Jacob, mars 2008, 231 p.

L'auteur se propose de montrer que les lois de la nature ne sont ni « inventées » par l'homme, ni même « découvertes » par lui, mais « révélées », c'est-à-dire progressivement manifestées à lui, à la façon dont la Bible raconte que Dieu a révélé à Moïse les Tables de la Loi. Il ne s'agit pas d'une histoire quelconque mais d'une histoire sacrée, où les mathématiques jouent le rôle d'une langue quasi divine. Cette thèse hardie, qui s'offre à la discussion, est argumentée par la remarquable culture scientifique d'un des plus prestigieux physiciens de sa génération, dont la contribution à la nouvelle théorie quantique est unanimement reconnue. Avant d'en discuter brièvement les conclusions, il convient donc de suivre le fil d'une argumentation vigoureuse.

La première partie (chap. 1 à 7) prend l'exemple de la physique de la lumière, dont les résultats frappants sont accessibles à chacun, pour montrer que cette physique nous a introduits non seulement à la relativité et aux quanta, qui ont bouleversé l'image du monde depuis un siècle, mais aussi à la profonde cohérence, de nature plus philosophique que scientifique, qui se manifeste dans toutes les lois de la physique et de la chimie. Cette cohérence doit retenir notre attention, en particulier s'il s'agit de la vision habituelle des couleurs et du spectre des atomes. Ces résultats sont atteints à partir de l'histoire de la physique du XIX^e et surtout du XX^e siècle, une histoire magistralement reconstituée, dont les anecdotes sont bannies au profit de la « substantifique moëlle » des théories. S'agit-il de vulgarisation ? Certes, mais de la meilleure qui soit, qui évite les analogies trompeuses et les raccourcis opaques, pour se concentrer sur la puissance des explications fournies, telle que celle (ondulatoire ou quantique) du principe de Fermat ou du principe de Maupertuis. La physique classique n'est pas rejetée, mais éclairée, même dans ses parties restées obscures, par la nouvelle physique des ondes (ou des « fonctions d'ondes »). Ainsi, nous pouvons comprendre que du « quantique » au classique il y a véritablement une « transmutation » des lois, comme s'il s'agissait de passer de l'Ancienne Alliance à la Nouvelle, qui n'abolit pas l'Ancienne.

La deuxième partie (chap. 8 à 11) commence justement par la mise en évidence de cette transmutation, grâce aux phénomènes de décohérence et

de réduction, qui permet de passer du probabilisme quantique au déterminisme classique, en laissant ouvertes les voies du chaos et des lois de la vie. Tous ces phénomènes nous paraissent étranges, car ils déroutent le sens commun. La perception et l'abstraction communes, sur lesquelles l'auteur s'étend un peu en utilisant les connaissances nouvelles apportées par la psychologie cognitive et la neuropsychologie, sont bâties sur des principes tout autres que ceux qui gouvernent la relativité et les quanta. Le seul moyen adéquat pour accomplir le saut est d'accepter la langue mathématique, et même d'une mathématique assez poussée, accessible aux théologiens que sont les spécialistes. Comment envisager alors la nature des mathématiques ? L'auteur examine les diverses écoles philosophiques qui se sont occupées de cette question, capitale pour saisir la portée de la science contemporaine. Il retrace les tentatives anciennes de Platon et d'Aristote, d'Euclide et des géométries non euclidiennes, avant de s'attarder sur les écoles modernes du logicisme et du formalisme, de l'intuitionnisme et du nouveau platonisme. Toutes ces conceptions, dont le mérite est d'éclairer chacune une partie du travail mathématique, présentent de grandes difficultés. L'auteur ne peut en préférer aucune et il adopte le « physisme », dont Aristote fut l'initiateur, c'est-à-dire la position selon laquelle c'est la nature elle-même qui nous fournit les fondements des mathématiques, les racines de ces « structures » que l'esprit humain se borne à « abstraire » selon une capacité spéciale qui s'apparente à l'inspiration prophétique.

La troisième partie (chap. 12 et 13), où s'affirme proprement la thèse de l'auteur, utilise les acquisitions des deux premières pour montrer que le nouveau « physisme » accorde aux lois de la nature un statut ontologique hors pair qui permet d'expliquer les succès conjoints de la physique et des mathématiques. Sans pouvoir la discuter dans ce bref compte rendu, on indiquera que les implications de cette thèse sont plus ou moins vraisemblables. Par exemple, que les lois de la nature existent et qu'elles sont cohérentes, pourvu qu'on accorde à cette cohérence un sens plus philosophique que scientifique, cela est facilement acceptable. Mais que les lois soient éternelles, qu'elles soient créatrices et qu'elles dépassent les contraires, voilà qui présente davantage de difficultés. D'autres caractères des lois, tels que leur situation entre la « puissance » et l'« acte », c'est-à-dire, pour l'auteur, entre la transcendance et l'immanence, plongent dans l'incertitude car ils ne s'accordent guère avec la « créativité » (éminemment active) que l'auteur leur a déjà accordée. Quant à prétendre qu'elles soient « simples », c'est passer sous silence qu'elles sont actuellement multiples, comme les quatre interactions fondamentales dont l'unification est loin d'être réalisée, et que la réconciliation de la relativité (générale) et des quanta attend toujours son génial inventeur. Bref, on accordera facilement que les lois de la nature soient l'expression d'un ordre universel, mais qu'elles soient les « causes » de cet ordre, la raison d'être de la magnificence de l'Univers, c'est assez contestable.

Le dernier chapitre (13) présente en Épilogue les rapports entre « les lois et les hommes ». Il le fait à travers l'importance que les lois de la nature devraient recevoir, selon l'auteur, en philosophie, dans la religion, et dans l'appréciation des bouleversements de la modernité. La discussion des 17 pages de ce chapitre terminal réclamerait un livre entier. Signalons seulement que les positions de l'auteur sont résumées en six propositions.

Ainsi, ce livre, qui fait connaître la physique contemporaine, peut faire aussi beaucoup penser. Souhaitons que ses lecteurs, qui peuvent s'y ins-

truire sans trop de peine, percevront également la cohérence profonde des vues de sagesse qui constituent son épilogue. Partout ils trouveront des faits et des idées qui sont exprimés dans le cristal d'une langue digne de nos meilleurs auteurs.

Hervé BARREAU.

L'évolution. Théorie scientifique et enseignement, Actes de la Journée organisée par le SNES en mars 2006 et du colloque SNES d'octobre 2007, Paris, ADAPT-SNES (Syndicat national de l'enseignement secondaire), 2008, document sur CD.

Pour rendre compte de colloques ou de congrès et de leurs nombreux débats, la formule du CD est, plutôt que celle du livre, une excellente formule. Ici il s'agit de la théorie de l'évolution, qui conditionne tellement notre vision du monde, et de ses conséquences sociales et éducatives. Comme le remarque, dans son introduction, Roland Hubert, cosecrétaire général du SNES, avec la théorie de l'évolution « on touche [...] aux fondements de notre société ». De nombreux orateurs prestigieux sont montés à la tribune pour expliquer à la fois la justesse scientifique de la théorie de l'évolution et les dangers que font courir au monde ses adversaires : fondamentalistes, intégristes et obscurantistes de tout poil. On trouvera notamment en annexe un article de Dominique Lecourt, « Le créationnisme scientifique américain ». Une large place est faite également à l'enseignement scolaire de l'évolution, et à ses difficultés pédagogiques ou didactiques. Un ensemble remarquablement salutaire, qui témoigne d'un courageux combat contre tous ceux qui, dans l'ombre, visent à démolir la pensée scientifique moderne et les valeurs qui lui sont attachées. L'ouvrage intéressera tous ceux qui sont concernés par l'enseignement de la biologie, de la philosophie ou des valeurs citoyennes.

Georges CHAPOUTHIER.

Mathieu Tricot, *Le moment cybernétique. La constitution de la notion d'information*, Seyssel, Champ Vallon, 2008, 29 €.

Günther Gotthard, *La conscience des machines. Une métaphysique de la cybernétique*, suivi de *Cognition et volition*, avant-propos d'Édgar Morin, éd. E. Golhammer et J. Paul, trad. franç. F. Parot et E. Kronthaler, Paris, L'Harmattan, 2008, 306 p.

On a beaucoup écrit sur l'histoire, l'épistémologie et la philosophie de la cybernétique, de la théorie de l'information et de l'informatique, mais ce livre est certainement le plus complet et le plus détaillé qu'il m'ait été donné de lire, et il est très bienvenu, à un moment où l'on (re ?) découvre Turing, von Neumann, Wiener, McCulloch et autres pionniers, comme Ruyer, et où le préfixe « cyber » se met à toutes les sauces (je viens de trouver « cyber-Fest Noz »). Mathieu Tricot entend faire une histoire de la notion d'information au sens où Hacking, Darston et Krüger ont fait une histoire de la probabilité, c'est-à-dire en étudiant non seulement l'histoire des concepts centraux d'une discipline, la théorie de l'information et de la cybernétique, mais aussi ses concepts transversaux, ses applications et ses usages sociaux.

Revue philosophique, n° 2/2009, p. 237 à p. 280

Le livre est articulé en trois parties. Dans la première, on décrit comment la notion d'information est apparue dans le contexte technique de la théorie des télécommunications à fin des années 1940, essentiellement dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale et des besoins militaires, et comment, avec Shannon et Wiener, s'est constituée la cybernétique comme science du contrôle de la communication. La seconde partie porte sur la naissance de la théorie de la computation et de l'informatique, chez Turing, McCulloch, Pitts, von Neumann dans les années 1950. La troisième partie discute de la forme de physicalisme qui émerge de ces travaux, et des relations entre information et entropie chez Brillouin : comment l'information émerge-t-elle de la matière ? Il est question de la naissance de la théorie générale des automates et de ses réalisations biologiques. La dernière partie, « Politique de l'information », montre comment la théorie de l'information rejoint la technoscience, et l'idée d'une « société des esprits » à la Minsky se forme, sur base de mythes (le robot).

Mathieu Tricot nous dit s'être inspiré, pour son histoire, de la notion de paradigme à la Kuhn et de celle d'idéologie scientifique à la Bachelard-Canguilhem-Foucault, dans le style de l'épistémologie française qui articule savoirs et pratiques, et il voit dans les travaux de Hacking un prolongement de cette tradition. Cependant Hacking, dans *Representing and Intervening*, était assez critique des notions de paradigme et d'épistémè. Il y a sans aucun doute un paradigme cybernétique, mais il est, comme le dit l'A., « clivé » entre ses sens initiaux (mécanique statistique, techniques de l'information, politique de l'information). Le livre s'arrête au moment où ce « paradigme » va être repris, mais modifié, par les sciences cognitives. Il aurait été intéressant de voir en quoi les conceptions de Turing, qui ont joué un rôle dans l'origine du fonctionnalisme en philosophie de l'esprit et en psychologie, ont pu à la fois venir du paradigme initial et le modifier. Mais qu'est-ce que modifier un paradigme ? Je ne suis pas sûr que ces catégories soient les bonnes pour décrire cette histoire. Quoi qu'il en soit, ce livre fera référence pour quiconque voudra étudier l'histoire de ce « moment ».

Le livre de Gotthard Günther (1900-1984) tombe à pic pour faire contrepoint à l'enquête de M. Tricot et nous rappeler que la cybernétique a été source de spéculations métaphysiques intenses et prophétiques de la part de penseurs originaux et agités du concept. L'A., qui travailla avec McCulloch, se livre à une réflexion sur la théorie de l'information qui mêle la gnose, la théorie du Moi absolu de Fichte, la phénoménologie de Hegel, la proposition d'une logique non aristotélicienne qui rappelle Korzybski et *le Monde des non-A* de Van Vogt. Cela donne des énoncés du style : « La théorie de l'information prend en compte deux transcendances inverses : la transcendance objective des choses matérielles et l'introspection subjective de l'autoconscience. » Edgar Morin, qui signe la préface, approuve, voit en l'A. un prédécesseur de sa proche démarche et nous dit que sa « paradigmologie rejette le paradigme de disjonction/réduction qui domine toujours la pensée occidentale aujourd'hui universalisée, produit de l'aveuglement plutôt que de l'élucidation et nous conduit aux catastrophes. » Pour ma part, je préfère la destruction du monde à une égratignure de la logique classique.

Pascal ENGEL.

Laurence Viennot (dir.), *Didactique, épistémologie et histoire des sciences*, Paris, PUF, 2008, coll. « Science, histoire et société », 347 p.

Sorte de bilan de l'École doctorale fondée en 2000 « Savoirs scientifiques, épistémologie, histoire des sciences et didactique » (université Paris 7), cet ouvrage reprend des exposés effectués lors des journées annuelles de cette École doctorale. Le propos confronte deux champs de recherche : le développement des connaissances et l'enseignement, et tourne autour de cinq thèmes : « le global et le local », « les interfaces entre disciplines », « continu et discontinu », « la culture scientifique » et « savoirs de références et savoirs enseignés ». Les différentes interventions portent sur la géographie, la physique, les mathématiques, l'histoire, la biologie, la paléontologie, les sciences sociales, l'Antiquité... On ne peut évidemment résumer la diversité et la richesse d'un tel ensemble. Un « moment » très intéressant porte sur le discontinu : « Le discret et le discontinu paraissent être les résultats de notre mode de pensée [...]. Il serait vain d'y chercher une signification ultime objective » (Le Guyader, p. 148) ; « La dualité continu-discontinu est aussi à l'œuvre dans la recherche didactique elle-même » (Artigue, p. 172) ; « Le champ du connaissable est à la fois discontinu [...] et continu » (Marianne Cohen, p. 191). Cet ouvrage très riche sera une mine de réflexion pour les didacticiens comme pour les épistémologues. Les premiers comme les seconds seront amenés à se rappeler que « le recul scientifique est [...] nécessaire [...] pour ne pas prendre pour des évidences naturelles [...] des construits historiques » (Grataloup, p. 26).

Georges CHAPOUTHIER.